

Base de données lexicales des langues oubanguiennes :

Présentation et mode d'emploi

Raymond Boyd

Novembre 2024

I. A propos de cette base de données

I.1. Généralités

Nous présentons ici une base de données constituée de matériaux collectés au cours de travaux de recherche de longue durée sur diverses langues d'Afrique centrale. Cette présentation n'a pas la forme d'une publication scientifique consistant en un relevé de faits suivi d'une analyse, d'une interprétation et d'un ensemble de conclusions ; cette base n'est qu'une *ressource*. La création d'une ressource implique bien des analyses, des interprétations et les choix d'organisation qui en découlent mais n'amène pas à une fermeture sous la forme des conclusions de son auteur.

Une ressource est un bien commun : elle implique un travail « avec et dessus ». On s'en sert comme un outil dans le cadre de recherches historiques, comparatives ou autres et on y verse les résultats qu'on obtient lorsque ceux-ci sont complémentaires ou rectificatifs et peuvent être utilisés par d'autres chercheurs par la suite. Par conséquent, la base qui apparaît ici est un état ponctuel d'un outil en cours d'utilisation. Elle peut être convertie de façon simple par quiconque en un outil pour son usage personnel. Or, le maintien d'une base commune exige un engagement de personnel et de matériel qui n'est pas prévu et qui ne semble pas être prévisible. En effet, combien de chercheurs en activité vont s'intéresser à cette ressource ? Comment en garantir l'exploitation, la vérification et le développement dans la durée ? Aucun projet de ce genre ne peut voir le jour dans une époque de désintérêt pour ce domaine linguistique, de restriction budgétaire et de financement de projets à délai court avec leurs « livrables ». Ce que nous présentons ici n'est donc qu'un état des lieux datant du début du 21^e siècle. Nous espérons que, s'il reste accessible après les éventuelles innovations technologiques à venir, il trouvera une utilité dont nous ne pouvons pas nécessairement prévoir la nature. Etant conscient de la perte totale de la documentation laissée par des chercheurs ayant travaillé à l'époque préinformatique, nous pouvons considérer que le fait de pouvoir entretenir cet espoir est déjà une chance considérable.

I.2. Origines

Pendant les années 1980, les chercheurs travaillant sur les langues oubanguiennes au LLACAN (UMR 8135 du CNRS), dont moi-même, se sont engagés dans un projet collectif visant à appliquer la méthodologie dialectométrique (cf. Goebel 1982) dans différents groupes de langues africaines. En ce qui nous concerne, les résultats de cet exercice ont été mitigés dans la mesure où le domaine recouvert dépassait celui de parlers qu'on pouvait qualifier de « dialectes » (vd. Boyeldieu & Cloarec-Heiss 1986 : 355-6). Il a néanmoins permis de constater l'existence d'un noyau constitué par les langues sere-ngbaka-mba dont les voisines les plus proches seraient les langues banda. J'ai donc entrepris la création d'une base de données afin d'informatiser un ensemble de séries comparatives établies pour les langues sere-ngbaka-mba et ensuite d'associer celles-ci à des morphèmes correspondants dans les langues banda. Par conséquent, on trouvera ici les fondements lexicaux d'une étude comparative à l'intérieur du groupe, sere-ngbaka-mba, ainsi que d'une étude

comparative hypothétique à un niveau supérieur dans la mesure où les phénomènes de contact de langue envisagés à l'égard de l'ensemble banda (vd. ci-dessous, I.4.2) le permettraient. En effet, si le groupe sere-ngbaka-mba invite à la réalisation d'une étude dans le cadre de la linguistique historique traditionnelle (le nombre de séries comparatives disponibles restant toujours bien limité à cet effet), aucune tentative de reconstruction n'a encore pu être opérée dans l'ensemble des langues banda en raison de ses caractéristiques inhabituelles.

A la suite de cette opération, j'ai voulu intégrer des données lexicales provenant des trois autres groupes principaux de langues oubanguiennes : yakoma-ngbandi, gbaya et zande, afin de signaler autant de rapprochements lexicaux que possible. En ce qui concerne le yakoma-ngbandi, rappelons que Boyeldieu & Cloarec-Heiss (1986) n'ont trouvé que des taux dialectométriques de correspondance de 200-220/1000 en moyenne entre cette langue et les deux ensembles sere-ngbaka-mba et banda. Même si des reconstructions existaient pour ces derniers, ces taux de ressemblances dans le vocabulaire de base rendraient problématique tout essai d'intégration du yakoma-ngbandi à un niveau encore supérieur. En dehors du sere-ngbaka-mba et du banda, les données présentées ici ne peuvent donc pas être prises en compte dans le cadre de la linguistique historique et ne représentent pour l'instant qu'un témoignage de ressemblances lexicales à niveau régional. Les rapports avec les deux autres groupes, gbaya et zande, étant encore plus distendus, on ne pourra dès ce niveau porter aucun jugement ni sur l'origine de ces ressemblances (héritage ou contact) ni sur la possibilité de les intégrer éventuellement dans des séries comparatives formées avec des éléments attestés dans des langues oubanguiennes appartenant à d'autres ensembles.

Par conséquent, il faut accepter de voir cette base à travers le prisme de deux méthodologies différentes : celle qui avance dans la linguistique historique et celle qui demeure dans la comparaison multilatérale. Cette dualité entraîne la mise en jeu de deux ensembles différents de critères pour l'évaluation des ressemblances forme-sens.

En effet, une série comparative est créée en appliquant des règles strictes de correspondance phonétique, même si on se permet souvent de rapprocher des termes qui s'en écartent et dont l'irrégularité pourrait avoir une explication validant le rapport étymologique présumé. En même temps, lorsque les correspondances phonétiques sont connues et respectées, on peut se permettre de formuler un cheminement explicatif pour rendre compte de toute diversité sémantique problématique.

Dans le cadre de la méthodologie de la comparaison multilatérale, en revanche, nous allons appliquer des critères de ressemblance phonétique souples lorsque nous avons affaire à des unités de sens identique, pourvu que les rapprochements effectués s'accordent avec des processus diachroniques connus et répandus dans les langues voisines et parfois même à une échelle mondiale. Mais quant au sémantisme, nous sommes censés nous limiter à des sens identiques, proches ou situés dans une gamme connue et bien distribuée dans la famille où se placent les différentes langues en considération. Il est évident qu'on aura tendance à élargir cette gamme dans le cas où une variation identique a été constatée dans un groupe voisin et où elle peut être validée dans le cadre de la linguistique historique. Ces remarques seront développées ci-dessous dans la section II de cette présentation.

I.3. Contenu

I.3.1. Cette base est composée d'entrées qui sont des listes de mots prises dans un échantillon de langues oubanguiennes. Chacune a comme entête (en caractères « *gras italiques* ») un ou plusieurs vocables français, l'organisation de ces entrées étant alphabétique. Les termes de l'entête sont des notions censées capter au moins une partie du sémantisme des données lexicales que l'entrée rassemble. Ils seraient donc des traductions françaises possibles d'un lexème pris dans au moins une langue citée – parfois dans plusieurs ou même dans toutes – dans un contexte donné. Ils ne sont en aucun cas censés véhiculer par principe ni un sens général des lexèmes inclus dans l'entrée ni le sens qu'aurait eu un éventuel lexème ancien dont ceux-ci seraient issus. Ce ne sont que des fléchages permettant de situer un ensemble de données dans un champ sémantique plus ou moins complexe.

I.3.2 Il arrive que des notions comparables soient exprimées par des formes bien distinctes selon les langues. Dans ces cas, on rajoute à l'expression notionnelle un numéro en indice (₁, ₂...) Parfois, la distinction formelle est tellement minimale qu'on pourrait envisager un rapport étymologique relevant, par exemple, d'une osculation ou d'une dérivation. Dans ces cas, l'expression notionnelle est suivie d'un numéro et d'une lettre minuscule : _{1a}, _{1b}...

I.3.3. Les termes réunis dans chaque entrée ont été choisis en fonction de ressemblances de forme et de sens principalement dans une catégorie grammaticale déterminée. Ces catégories très générales sont indiquées après le « sens » en français :

(n) : nominal

(v) : verbe

(qt) : quantificateur

(rég) : morphème ayant la fonction d'un syntagme comme fonction principale

(idéo) : déterminant lexical de syntagme nominal ou d'énoncé

(mod) : déterminant grammatical de syntagme nominal ou d'énoncé

I.3.4. Lors de la constitution des entrées, on est amené à établir des liens entre celles-ci en fonction soit de leur sens, soit d'une ressemblance formelle. Les entrées dont la consultation simultanée peut s'avérer instructive sont indiquées dans la même ligne de l'entête après l'abréviation « cf. »

I.3.5. Pour représenter les noms des langues dont les données lexicales sont citées, nous nous servons des abréviations agréées par la norme ISO 639-3 malgré le désavantage manifeste de leur déficit mnémotechnique. En effet, ces sigles ne reprennent pas systématiquement des lettres du nom de la langue dans l'ordre où elles y apparaissent et exigent par conséquent un temps de familiarisation.

La norme ISO 639-3 est véhiculée principalement par le site *Ethnologue*, voir par exemple <https://www.ethnologue.com/browse/families>. Malheureusement, ce site n'a jamais souhaité faire des recherches bibliographiques concernant les langues oubanguiennes ou tout au moins a arrêté ses recherches dans les années 1980. Par conséquent, nombreuses sont les langues localisées – et dans une plus ou moins grande mesure documentées – qui n'ont pas reçu d'identifiant. On constate également l'attribution d'identifiants à des « langues » qui semblent être des regroupements opérés par un observateur inconnu, par exemple « Banda, South Central [lnl] (A language of Central African Republic) » qui ne peut être ni un autonome de langue ni un hétéronyme utilisé par ses voisins. On arrive même à trouver des langues qui ont reçu deux identifiants apparaissant dans des

groupes différents : c'est le cas du *kpatiri* (kym) ou *gbayi* (gyg) dont le rapport a été précisé par Boyd (1988) rectifiant les hypothèses antérieures dont celle de Tucker & Bryan (1956). Par conséquent, dans cette base nous utilisons les sigles ISO 639-3 pour toute langue dont le nom a été précisé dans la littérature savante – sans toutefois faire confiance aux regroupements pseudogénéalogiques proposés par *Ethnologue* – et nous rajoutons des sigles trilitères *ad hoc* en caractère « *italiques* » pour les langues sans dénomination standard. Pour les langues reconstruites par la méthode historique nous employons encore des sigles trilitères mais cette fois en MAJUSCULES.

I.3.6. Les entrées de cette base sont construites sur un modèle composé de quatre langues et d'une protolangue (la seule dont on dispose actuellement dans cet ensemble) représentant les cinq groupes principaux de langues oubanguiennes :

nbm (ngbaka-mafo pour le groupe sere-ngbaka-mba)

Ind (banda linda pour le groupe banda)

yky (yakoma pour le groupe yakoma-ngbandi)

PGB (protogbaya pour le groupe gbaya)

zne (zande pour le groupe zande)

Ces cinq sigles sont présents dans chaque entrée, même lorsqu'il n'y a aucune donnée lexicale en vis-à-vis. Lorsqu'un élément lexical est fourni, celui-ci peut être suivi d'informations concernant d'éventuels dérivés ou apportant d'autres précisions. On trouvera parfois une série d'éléments lexicaux pour une même langue de référence lorsqu'un rapport étymologique – ou au moins une ressemblance phonétique – semble les rapprocher.

Des données pour d'autres langues appartenant à chacun de ces cinq groupes peuvent apparaître décalées à droite sous forme tabulaire en dessous du sigle de la langue de référence correspondante. Comme il vient d'être précisé, toutes les formes insérées dans une même entrée sont censées présenter des ressemblances de forme et de sens, autrement dit, elles font partie d'une série fondant une forme reconstruite pour les langues d'un sous-groupe ou seraient susceptibles – dans des conditions idéales – de le faire pour une protolangue oubanguienne. Or, nous reprecisons qu'il nous manque les éléments nécessaires à la constitution de cette dernière. Sur la base de nos connaissances actuelles, on ne pourrait appliquer la méthode historique de manière profitable qu'à des sous-ensembles de langues oubanguiennes que nous allons énumérer ci-dessous. Par conséquent, l'explication des ressemblances constatées ne pourrait être précisée qu'à l'intérieur de tels sous-ensembles et dans le cadre d'une reconstruction systémique non encore mise en oeuvre. En dehors de ce cadre, elle doit rester indéterminée : emprunt et diffusion aréale, héritage d'un état de langue antérieur ou simple hasard.

I.3.7. Sur la totalité du domaine oubanguien, nous nous permettons d'élargir notre champ d'investigation au point de rassembler dans une seule base des informations pouvant servir autant à des fins de reconstruction historique qu'à l'étude de contacts de langues. Dans les cas où les éléments rassemblés laissent discerner une véritable possibilité de reconstruction, nous plaçons entre parenthèses () tout élément qui présenterait un intérêt pour la compréhension de la série hypothétique sans en faire lui-même partie. Il peut s'agir soit d'items se trouvant dans un rapport

morphologique particulier avec la série, soit de ressemblances phonétiques résultant d'une irrégularité de correspondance ou d'une correspondance non encore comprise.

Par ailleurs, si un lexème est composé et que l'entrée ne vise qu'une partie de ce lexème, la partie non concernée est placée entre crochets [].

A la fin de certaines entrées, l'utilisateur trouvera, entre accolades { }, des notes concernant des rapprochements possibles, soit avec l'ensemble de langues du Soudan central appartenant à la famille nilo-saharienne, soit avec les langues Adamaoua ou les langues bantoues parlées à proximité. En effet, la comparaison multilatérale (Greenberg 1966) reconnaît une parenté génétique des langues oubanguiennes avec les langues Adamaoua avec lesquelles elles sont regroupées dans un ensemble unique, appartenant elle-même à la famille Niger-Congo. Les langues bantoues font aussi partie de cette grande famille mais trouvent leur place dans un autre sous-ensemble ou branche, les langues Bénoué-Congo. En revanche, les ressemblances entre les langues oubanguiennes et les langues du Soudan central seront à considérer d'abord comme des rapports acquis pendant des millénaires de co-existence sur un territoire commun. Nous reviendrons sur cette question ci-dessous.

La recherche de rapprochements entre langues oubanguiennes et langues du Soudan central a été menée assez intensivement. En revanche, le signalement de rapports entre langues oubanguiennes et langues Adamaoua est parcimonieux. Il s'agit là d'un domaine où des recherches plus poussées sont indispensables.

I.4. Langues citées et sources

Nous dénombrons à présent notre échantillon de langues.

I.4.1. Le groupe « sere-ngbaka-mba »

Ce groupe, répondant au nom utilisé chez *Ethnologue 27*, est composé de divers sous-groupes linguistiquement définissables et assez fortement diversifiés. Il constitue par conséquent la principale cible pour l'application de la méthode historique dans l'ensemble oubanguien. Les données incluses dans cette base fondent les recherches que j'ai déjà pu mener dans ce sens.

Les langues appartenant à ce groupe sont parlées par différentes populations s'étalant dans l'espace depuis la forêt équatoriale camerounaise, le long de l'Oubangui jusqu'au Nil blanc au Soudan du Sud, au moins jusqu'aux temps récents où une succession de luttes armées, encore plus graves que les razzias qui sévissaient jusqu'à l'époque coloniale, a pu bouleverser le peuplement existant alors et pendant la période immédiatement post-coloniale, surtout sur les côtés oriental et extrême sud de cette zone. Si on devait fixer des limites approximatives marquées par des cours d'eau, ce serait le Dja à l'ouest et le Bahr-el-Jabal ou le Bahr-el-Ghazal à l'est.

On peut définir cinq sous-groupes à l'intérieur du grand groupe sere-ngbaka-mba.

I.4.1.i. Le sous-groupe ngbaka

Ce sous-groupe tire son nom de la langue ngbaka-mabo, la première à avoir reçu une description approfondie selon une approche relevant de la linguistique moderne, fondée sur une étude phono-/tonologique (Thomas 1963). Il faut toutefois rappeler que « ngbaka » est un ethnonyme employé par des ethnies parlant des langues distinctes (cf. par exemple le ngbaka mina-gende appartenant au groupe gbaya) et par conséquent, lorsqu'il s'agit de désigner une langue précise, ce nom doit toujours être suivi d'un déterminant de différenciation.

Le degré de diversification intérieure au sous-groupe ngbaka est déjà considérable. Selon les informations qui m'ont été transmises à partir des enquêtes des regrettés J.M.C. Thomas et Luc Bouquiaux, il rassemblerait au moins cinq langues, avec différents degrés de variation dialectale. Nous intégrons des données provenant de quatre de ces langues : le *ngbaka-mafo* (nbm), le *gbanzili* (gbg), le *monjombo*, *monzombo* ou *munzombo* (moj) et le *baka* (bkc)¹, la cinquième, le *kpálà/ngbēndērē* parlé en RDC, étant insuffisamment documentée.

Le *baka* (bkc) est parlé par une population de chasseurs-cueilleurs habitant la forêt équatoriale au Cameroun et en République centrafricaine. Les recherches lexicales impliquant cette langue peuvent s'appuyer sur un excellent document ronéotypé, Brisson (1984), où la notation est phonologique et les tons sont indiqués.

Le *monjombo* (moj) est parlé sur les rives de l'Oubangui en République du Congo (Brazzaville) et en RDC. Boyi (1983) contient un glossaire qui est une excellente source lexicale employant une notation phonologique et une indication précise des tons. Les données incluses dans cette base devront être contrastées avec celles qui apparaissent chez Bouquiaux & Thomas (2018) qui décrivent un dialecte présentant une opposition de quatre registres tonals.

Les *Ngbaka-Mafo* habitent les rives de l'Oubangui au sud de Bangui. Ils sont les plus nombreux des populations comprises dans ce sous-groupe et leur langue (nbm) connaît des phénomènes de dialectalisation. Les données lexicales présentées ici proviennent d'une collection de photocopies des fiches de terrain établies par Jacqueline M.C. Thomas à partir des années 1950. La notation y est phonologique et les tons sont indiqués avec précision. Toutefois, ces données représentent une collecte sur plusieurs années et des variations d'analyse ont pu donner lieu à quelques ambiguïtés. En tout cas, il s'agit là du fonds documentaire lexical le plus important du groupe sere-ngbaka-mba, raison pour laquelle le ngbaka-mafo est utilisé comme langue de référence.

Le *gbanzili* (gbg) ainsi qu'un parler proche, le *buraka* ou *boraka*, sont parlés dans la région de Mobaye dans la Basse-Kotto. Pour mes recherches lexicales, je me suis servi de données non publiées extraites de questionnaires d'enquête extensive réalisés par J.M.C. Thomas et Luc Bouquiaux dans les années 1960-1970. Si les tons sont notés, l'analyse phonologique proposée est dépendante de celle, antérieure, du ngbaka-mafo.

Le ngbaka-mafo et le gbanzili sont des parents proches alors que le monjombo et le baka présentent des divergences plus importantes.

I.4.1.ii. Le sous-groupe mundu

Un deuxième ensemble bien caractérisé est composé d'au moins trois langues, le *mundu* (muh), le *mayogo* (mdm) et le *bangba* (bbe).

Les *Mundu* se trouvaient sur la frontière entre le Soudan et la RDC à l'époque coloniale. Ils ont été ballottés par les conflits incessants dans la région mais semblent être toujours présents dans leur pays ancestral. Vallaeys (1991) est la principale source pour une enquête lexicale concernant cette langue (muh) car les données qui y sont présentées relèvent de la linguistique moderne avec indication des tons. Leur qualité est nettement supérieure à celle des données de Santandrea (1969).

¹ Ce nom de langue, comme *ngbaka*, a plus d'un référent, comprenant notamment une langue sara-bongo-baguirienne ayant le sigle bdh.

Dans un passé récent, les *Mayogo* habitaient la région d'Isiro en RDC. Les conflits des derniers temps ont pu provoquer une relocalisation.

Les *Bangba* habitent au nord-est des *Mayogo* et au sud-est des *Mundu*, aux environs de *Dungu* en RDC.

Au milieu des années 1980 Dorothea Jeffrey m'a fourni des listes de mots pour les trois langues du groupe, issues de ses propres enquêtes. En ce qui concerne le *mundu*, la présence d'un terme rapporté uniquement par Vallaëys ou par Jeffrey, ou par les deux mais avec une différence de forme (souvent de ton), est signalée : *muhAV*, *muhDJ*. On notera aussi quelques exemples tirés de Santandrea (1969), notés *muhS69*. Les données concernant le *mayogo* (*mdm*), qui contrastent souvent avec les formes correspondantes en *mundu*, ont été intégrées dans cette base ; par contre, les données *bangba* (*bbe*), qui contribuent rarement des informations absentes dans les deux autres langues du groupe, ne sont rapportées qu'occasionnellement en vis-à-vis du *mayogo*².

Les identités lexicales entre le *mundu* et le *ngbaka-maño* sont en nombre bien supérieur à celles qui existent entre le *mundu* et les langues des trois sous-groupes restants.

I.4.1.iii. Le sous-groupe *sere*

On reconnaît un troisième ensemble composé de plusieurs langues dont seuls le *ndogo* (*ndz*) et le *sere* (*swf*) ont un nombre conséquent de locuteurs. Les populations parlant ces langues s'étalent depuis les rives du *Mbomou* vers le nord dans la région frontalière entre le Soudan du Sud, la RCA et la RDC.

La principale source lexicale pour ces langues est toujours Santandrea (1961), malgré un traitement purement phonétique et une prise en compte aléatoire de la tonologie. Toutefois, j'ai reçu de Wanda Pace pendant les années 1980 une liste de mots en *ndogo* (*ndz*). Lorsque ces deux sources diffèrent, j'emploie les indications *ndzS61* et *ndzWP* respectivement.

J'ai eu l'occasion, au cours des années 1980, de réaliser une enquête extensive (environ 200 mots avec des phrases illustratives) concernant le *gbassiri* qui est le dialecte *sere* (*swf*) parlé en RCA par une population intégrée dans la structure clanique *zande*. Ce sont mes transcriptions qui apparaissent ici étiquetées *swf*. Les entrées relevées par Santandrea (1961) sont signalées *swfS61*.

J'ai effectué une enquête du même genre en RCA sur une langue appelée *bare*, que je désignerai *bld* et qui correspond en fait à une variété des parlers que Santandrea (1961) appelait *bai* (*bdj*) et *bviri* (*bvi*)³. Ces langues sont dénommées *belanda* chez Tucker & Bryan (1956). Lorsqu'une entrée non comprise dans mes propres données se retrouve dans l'une ou l'autre des deux langues identifiées par Santandrea (1961), elle est citée sur la droite d'une rangée *bld*, précédée de *S61*. Wanda Pace m'a également fourni une liste de mots prise chez un locuteur (*b*)*viri* ; les citations de cette liste apparaissent également dans la colonne de droite précédées de *WP*.

Mes deux enquêtes, *gbassiri* et *bare*, ne permettent pas d'étayer solidement une phonologie pour ces langues mais l'attribution de tons lexicaux s'avère réalisable en principe.

² Il existe dans la collection de documents manuscrits détenue par la SOAS (Londres) des notes de terrain concernant le *mayogo* et le *bangba*, collectées par Peter Hackett pendant les années 1940 (https://library.soas.ac.uk/Collection/MS_380514), qui n'ont pas été consultées.

³ On remarque l'attribution de sigles d'identification à des dialectes d'une même langue.

Santandrea (1961) présente également des informations lexicales pour une langue connue sous le nom *tagbu* (tbm) parlée dans le sud de ce domaine.

I.4.1.iv. Le sous-groupe feroge

Le quatrième sous-groupe, moins homogène que les trois autres, est composé de trois langues localisées et notées par Santandrea (1969). Il s'agit du *feroge* (fer⁴) dont il existe une variété appelée *mangaya* (myi), de l'*indri* (idr) et du *togoyo* (tgy).

I.4.1.v. Le sous-groupe mba

Il existe enfin un cinquième ensemble très diversifié, qui est regroupé sur la base de la présence d'un système de classification nominale, reconstituable, avec appariements singulier/pluriel de suffixes et marques d'accord. Cet ensemble est composé de quatre langues (marque de classe des noms de langue entre parenthèses⁵):

- le *ndunga*(.le) (ndt), connu également sous le nom mondunga par ses voisins bantous,
- le *mba*(.ne) (mfc),
- le *dongo*(.ko) (doo) et
- le (a.)*ma*(.lo) (msj).

Cette base de données rassemble des unités lexicales. Les questions de morphologie, qu'elle soit verbale ou nominale, ne sont pas prises en compte. Toutefois, les genres des racines citées dans les langues mba sont indiqués à la suite du radical. Les chiffres indiqués proviennent de Pasch (1986), un ouvrage qui rassemble tant les données publiées et archivales anciennes que les résultats d'enquêtes menées par cet auteur dans les années 1980.

Le thème de la classification nominale a toutefois une importance particulière pour la poursuite de tout travail de reconstruction dans le groupe sere-ngbaka-mba. C'est pour cette raison que nous associons à cette base une étude pertinente.

I.4.1.vi. Dans les listes des langues sere-ngbaka-mba, les langues appartenant à chaque groupe sont séparées par une barre horizontale permettant de dénombrer immédiatement les sous-groupes dans lesquels une racine donnée est présente. On pourrait donc trouver un tableau du type suivant où les cinq sous-groupes seraient représentés par deux langues chacun :

gbg
moj

muh
mdm

mfc
doo

ndz
swf

⁴ Il existe une langue sara-bongo-baguirienne appelée fer, ayant pour sigle kah.

⁵ On remarque la présence d'une sorte de préfixe nominal généralisé en ma (*a-* ou *u-* selon l'endroit) qui ressemble étonnamment au préfixe *à-* trouvé en tiba (gà, vd. Boyd 1999), langue Adamaoua classable dans le sous-groupe 5 de Greenberg (1966).

fer

tgyl

I.4.2. Le groupe banda

France Cloarec-Heiss a réalisé une description approfondie du *banda linda* (vd. Cloarec-Heiss 1986, orienté principalement vers les questions de syntaxe). Le lexique qu'elle a collecté est le plus important jamais réuni pour une langue banda. C'est pour cela que cette langue est utilisée ici comme parler de référence.

Comme nous l'avons déjà signalé, une étude de type dialectométrique (Boyeldieu & Cloarec-Heiss 1986) place les langues banda plus près des langues sere-ngbaka-mba que de tout autre groupe oubanguien. Or, pour une éventuelle application de la méthode historique, ces langues présentent une distribution déroutante où, contrairement aux langues sere-ngbaka-mba et même aux langues gbaya, les faits de dialectalisation semblent être indépendants du rapprochement géographique. Cloarec-Heiss (1996) formule une hypothèse en termes de contact de langues qui pourrait expliquer cette situation inhabituelle. Par conséquent, avant toute tentative de reconstruction, des chercheurs du LLACAN, dont moi-même, ont entrepris, sous sa direction, une série d'enquêtes extensives sur la plupart des langues banda parlées en République centrafricaine afin d'établir un classement provisoire sur la base d'un inventaire de traits partagés.

Sur la base de ces enquêtes, Cloarec-Heiss (2000) évalue le nombre de langues banda à une cinquantaine ; toutefois, lorsque, dans cette même publication, elle entreprend une classification fondée sur le chiffrage de ressemblances phonologiques, morphologiques et lexicales, elle se limite à un échantillon des vingt parlers les mieux documentés. J'ai intégré dans cette base de données les informations disponibles pour ces vingt langues, additionnées d'une langue centrale supplémentaire, le *morouba* [*mr̄b*]. On trouvera chez Cloarec-Heiss (2000 : 176) une carte les localisant.

Ethnologue ne tient malheureusement aucun compte de Cloarec-Heiss (2000), mélangeant étrangement noms de langues et désignations géographiques sans autre référence documentaire que des renvois vers le site bibliographique OLAC (<http://olac.ldc.upenn.edu>). Par conséquent, la plupart (16) des langues que je cite n'ont pas reçu de désignation ISO 639-3. La liste suivante reproduit les vingt langues analysées par Cloarec-Heiss (2000) avec leur classement. Comme auparavant, les abréviations qui apparaissent en italiques sont celles qui n'ont pas de désignation ISO.

A. Banda central :

1) *bqk* mb(e)re

1) *tor* vara

2a) *Ind* linda

2a) *tnb* tangbago

2a) *gbS* gbaga Sud

2a) *ykp* ykpa yakpa

2a) *sbg* sabanga

[2a) *mr̄b* morouba]

2b) *buk* buka

2b) *nga* ngao

- 2b) *hai* hai
- 2c) *yaj* yangere

B. Banda ouest :

- Centre nord :
 - dkp* dakpa
 - gbi* gbi
 - woj* wojo
 - gbN* gbaga Nord
- Méridional :
 - mbz* mbanza
 - zmz* mbanja

C. Banda centre-sud

- 1) Ina langbasi
- 2a) *nbg* ngbugu
- 2b) *lgb* langba

Aucun travail approfondi de linguistique historique n'a encore été réalisé sur la base des informations déjà collectées pour les langues banda. D'importantes difficultés sont à prévoir s'il faut distinguer deux sortes de correspondances : celles qui pourraient être attribuées à des différences entre parlers précédant la période de transition vers l'emploi d'une langue adoptée et celles qui reflètent des phénomènes de changement ayant opéré par la suite. Avant d'aborder cette tâche, il serait intéressant de multiplier les études phonologiques – en particulier du système vocalique – de quelques langues représentatives des différents faisceaux repérés en suivant la voie tracées par Boyeldieu & Cloarec-Heiss (2001). Il sera indispensable de préciser les processus pour lesquels on pourra trouver une origine dans l'histoire de la famille Niger-Congo et ceux qu'on localisera plutôt dans le passé des langues du Soudan Central.

I.4.3. Le yakoma-ngbandi

Le *yakoma* (yky) et le *ngbandi* (ngb, nbw, « ngbandi du nord » et « ngbandi du sud », respectivement) sont deux dialectes d'une langue parlée par une population habitant les rives de l'Oubangui entre la confluence avec le Congo et le domaine zande-nzakala qui, lui, s'étend vers l'est à partir de Bangassou (RCA). Les Yakoma sont des navigateurs et des commerçants habitant les rives du fleuve ; les Ngbandi en sont éloignés et se trouvent installés dans l'arrière pays en RDC. Nous avons eu accès aux données lexicales yakoma collectées par Pascal Boyeldieu. Pour le ngbandi, nous avons les oeuvres de Lekens (1952, 1958) qui, malgré leur ancienneté, nous fournissent une orthographe quasiment phonologique et une représentation tonologique précise⁶. Lorsque la forme citée par Lekens diffère de celle attestée en yakoma ou est absente de cette dernière, nous postposons BL au sigle yky.

La dialectométrie des langues oubanguiennes (Boyeldieu & Cloarec-Heiss 1986) situe le yakoma-ngbandi dans une position intermédiaire entre les groupes sere-ngbaka-mba et banda d'un

⁶ Seul le dictionnaire bilingue (Lekens 1952) a été exploité pour cette base.

côté et les groupes gbaya et zande de l'autre. Cette base de données relève toutefois un nombre considérable de ressemblances dans le lexique général, idéophones compris, entre le yakoma-ngbandi et le groupe zande qui seront pour la plupart à attribuer à des phénomènes de contact de langues⁷.

D'autres dialectes du même ensemble sont connus et signalés chez *Ethnologue* par autant de sigles trilitères. Or, depuis Boyeldieu (1982) on sait que l'intercompréhension entre ces parlers est totale, ce qui démontre encore une fois que la norme ISO 639-3 est en réalité non pas un répertoire de noms de langues mais de citations de langues dans une bibliographie savante. En effet, les noms apparaissant dans cette bibliographie en association avec un groupe ethnique déterminé sont considérés synonymes et se voient attribuer un sigle en propre. Par conséquent, puisqu'un Dendi (dont le parler, désigné par deq dans ISO 639-3, a été identifié comme propre à une population déterminée, cf. <http://www.language-archives.org/language/deq>) ne s'identifiera pas comme un Ngbandi ni l'inverse, le fait que des locuteurs de ces deux groupes se comprennent sans difficulté n'est pas pertinent au niveau des désignations. Ainsi, le seul parler dont la différenciation par rapport à l'ensemble yakoma-ngbandi semble suffisante pour justifier la qualification de « langue », le *gbayi* [*gbāyī*] (gyg), est situé au même rang que le dendi⁸. Appelé également *kpatiri*, le gbayi est parlé aux environs de Mobaye en Centrafrique par une population rattachée ethniquement à l'ensemble nzakala comme Tucker & Bryan (1956) l'avait déjà signalé. Nous n'avons pour cette langue qu'une enquête extensive que j'ai réalisée dans les années 1980 (vd. Boyd 1988) et elle est peu citée ici.

Pour une raison inconnue, le parler *sango* (snj), appelé « riverain » afin de le distinguer du *sango* (sag) « véhiculaire », langue nationale de la RCA, est classé chez *Ethnologue* parmi les créoles alors qu'il s'agit d'un dialecte du yakoma-ngbandi⁹. Nous ne citons ici que le sango sag, langue nationale, qui est une forme simplifiée du yakoma-ngbandi intégrant des éléments provenant de langues européennes – principalement du français – et dont l'essor est associé au développement de l'emprise coloniale¹⁰. On y trouve parfois un terme absent des sources yakoma/ngbandi ou présentant des écarts notables de forme ou de sens par rapport à ces dernières. Nous tirons nos données lexicales du dictionnaire de Bouquiaux (1978) qui signale par ailleurs certains éléments comme appartenant en propre au sango riverain, pouvant être moins connus ou inconnus des locuteurs d'autres ethnies qui s'expriment moyennant la langue véhiculaire.

Remarquons que l'homogénéité du yakoma-ngbandi lui donne un statut particulier dans l'ensemble oubanguien. Il est possible que, du fait de son emploi comme parler véhiculaire d'une activité commerciale très ancienne, cette langue ait développé elle-même, et longtemps avant l'apparition du sango véhiculaire moderne, les traits de standardisation et de simplification caractéristique d'une *lingua franca*, tout en permettant l'existence collatérale de variations communautaires développées lors de son emploi comme langue première en fonction des diverses identités ethniques (vd. encore Boyeldieu 1982 pour une vision sociolinguistique récente).

⁷ Ce fait de fréquence est sans doute à attribuer à mes propres connaissances du zande qui augmentent les chances de trouver des rapprochements.

⁸ Le classement *Glottolog* (<https://glottolog.org/resource/languoid/id/mong1345>) évite cet écueil.

⁹ Le classement *Glottolog* corrige ce défaut.

¹⁰ Le choix de l'ethnonyme d'une population particulière pour désigner cette langue est lié à ce contexte.

I.4.4. Le groupe gbaya

Les langues gbaya sont les seules langues oubanguiennes à avoir fait l'objet de la reconstruction d'une protolangue (PGB) sur la base des principes de la linguistique historique (Moñino 1995¹¹). Ce sont ces formes reconstruites, marquées de façon traditionnelle par un *, qui sont utilisées pour représenter ce groupe.

Moñino (1995 : 453) propose un arbre génétique du groupe gbaya avec quatre branches principales aboutissant à 17 parlars modernes. Les autres parlars connus seraient à rapprocher en tant que formes dialectales de l'une ou l'autre de ces langues. Toutefois, le déficit supposé d'intercompréhension entre celles-ci est sans doute réduit, en particulier au dernier niveau de branchage.

Moñino (1995) établit des séries comparatives tout en intégrant dans son échantillon le mot employé pour la notion concernée dans chaque langue incluse, même lorsque celui-ci ne fait pas partie de la série qui donne lieu à une reconstruction. Par conséquent, nous sommes amenés à citer certains termes qui, s'ils sont exclus de la série fondant la reconstruction PGB, sont toutefois comparables à des termes apparaissant dans des langues qui appartiennent à d'autres groupes oubanguiens. Nous suivons cette démarche en particulier pour trois langues appartenant à la branche orientale (*gbe*) des langues gbaya :²

l'ali noté *gbe* aiy,
le manza noté *gbe* mzv et
le ngbaka noté *gbe* nga.

Il existe également deux sources pour le ngbaka-mina gende appartenant à la branche orientale (Maes 1959, Henrix 2015) qui n'ont pas été exploitées dans la constitution de cette base de données.

Pour les deux branches occidentales (*gbo*, bokoto-gbeya pour *Glottolog*), nous consultons deux dictionnaires qui nous permettent d'intégrer des termes pertinents mais qui ne font l'objet d'aucune reconstruction PGB :

- le gbaya kara (parler fòdòè, Roulon-Doko 2008) dans la première branche occidentale (gbaya du nord-ouest chez *Glottolog*¹²), noté *gbo* kar, et
- le suma¹³ dans la seconde branche occidentale pour lequel j'ai rédigé avec Philippe Sankpam un dictionnaire consultable en ligne (<https://www.rblanguesdafrique.info/sumadic.html>) noté *gbo* sqm.

¹¹ Tant le site *Ethnologue* (<https://www.ethnologue.com/subgroups/gbaya-manza-ngbaka>) que le site *Glottolog* (<https://glottolog.org/resource/languoid/id/gbay1279>) appellent ce groupe « gbaya-manza-ngbaka ». *Ethnologue* semble ignorer l'ouvrage de Moñino alors que *Glottolog* le suit en général en essayant d'y intégrer davantage de noms de langues.

¹² Pour une raison inconnue, le site *Glottolog* ne tient aucun compte des remarques de Moñino (1995 : 57) : « **kàrà** est le nom générique que se donnent les Gbaya du nord en Centrafrique, et **yàáyùwèè** celui par lequel ils se désignent au Cameroun ».

¹³ Il s'agit d'une langue bien individualisée par rapport aux autres langues de son sous-groupe, notamment par la génération d'un troisième niveau tonal - phénomène observé également dans la branche orientale - et par ses

I.4.5. Le groupe zande

Les membres du groupe zande, que tant *Ethnologue* que *Glottolog* scindent sans fondement connu en deux ensembles, sont :

- le *zande* (zne), parlé en Centrafrique, en RDC et au Soudan du Sud. Il est représenté ici par mes propres données, collectées depuis 1977. Le dictionnaire des Gore (1952) est toutefois cité parfois car, si cette oeuvre n'a pas été constituée avec les méthodes de la linguistique moderne, le fonds lexical rassemblé est important et l'interprétation phonologique est généralement facile à faire avec l'exception des tons des nominaux. Les dictionnaires missionnaires de Lagae et Vanden Plas (1925) et de De Angelis (2002) ont également une utilité mais n'ont pas été pleinement exploités pour cette base.
- A l'extrémité occidentale du domaine zande se trouvent les locuteurs du *nzakala* (nzk). Pour cette base, j'ai exploité les données lexicales fournies par Téguedéré (1982). Les entrées de cette provenance sont signalées par le sigle nzkT¹⁴. On pourra consulter également les listes de mots établies par Archibald Tucker (1959), ses données étant de qualité supérieure malgré quelques défaillances dans la représentation des tons.
- Le *geme* (geq) est parlé dans le nord-ouest de la Centrafrique. Les données concernant cette langue ont été collectées par le regretté Pierre Nougayrol (Boyd & Nougayrol 1988).
- Le *balambo* ou *barambu* (brm) et le *pambia* (pmb) sont des langues qui ont été localisées en RDC, d'abord par des administrateurs coloniaux belges (Brugger *et. al* 1912 pour le balambo) au début du 20^e siècle, puis par Archibald Tucker (1959). Les listes de mots de Brugger *et al.* (1912) relèvent des premières tentatives d'approche des langues de la région par des Européens. Les informations de cet ouvrage sont toujours citées entre guillemets (“ ”).

II. Oubanguien et Soudan central

II.1. Généralités

II.1.1. Nous devons maintenant consacrer quelques paragraphes à l'étude contrastive des langues oubanguiennes et des langues du Soudan central telle qu'elle est reflétée dans cette base de données.

Rappelons d'abord que la définition d'un ensemble de langues regroupées sous le nom « Soudan central » et formant partie d'un ensemble plus large appelé Chari-Nile, lui-même appartenant à la famille nilo-saharienne, remonte, comme l'identification des langues oubanguiennes (= « Eastern ») et leur affiliation à la famille Niger-Congo, à Greenberg (1966). Ces deux ensembles, Soudan central et oubanguien, cohabitent dans une région de l'Afrique centrale recouvrant l'est de la RCA, le nord-est de la RDC et l'ouest du Soudan du Sud depuis une époque non encore précisée mais indubitablement très ancienne.

Il est toujours nécessaire de garder présent à l'esprit le fait qu'on postule depuis longtemps (Gregersen 1972, Blench 1995, Boyd 1996) l'existence d'un lien généalogique entre langues Niger-

contacts avec les langues sara. Il y a deux parlars suma, celui du nord étant caractérisé par davantage d'influences sara, en particulier des Kaba avec qui les Suma s'intermarient.

¹⁴ Margaret Buckner a informatisé récemment le dictionnaire *nzakala* constitué par Eric de Dampierre ; ces données n'ont pas encore été publiées et n'ont pas été pleinement exploitées pour cette base.

Congo et nilo-sahariennes, non abordé par Greenberg (1966), qui impliquerait une descendance d'une protolangue beaucoup plus ancienne. Ces conditions de réel voisinage géographique proche et d'hypothétique voisinage généalogique lointain nous motivent particulièrement à parcourir les deux ensembles, oubanguien et Soudan central, à la recherche d'éléments rapprochables par la forme et par le sens.

II.1.2. Les données exploitées à cet effet sont notre base oubanguienne (qu'on désignera ici par le sigle OUB) d'un côté, et de l'autre, pour le Soudan central (CSD), deux bases de données :

II.1.2.1. Le « Lexique comparatif historique des langues sara-bongo-baguirmiennes » (désormais SBB).

C'est à Pascal Boyeldieu et à Pierre Nougayrol que nous devons cette base qui peut être consultée à l'adresse <http://sumale.vjf.cnrs.fr/SBB> et qui sera désignée désormais par B&N. Elle rassemble des données provenant de trente langues qui fondent des reconstructions de schèmes consonantiques, vocaliques et tonals.

II.1.2.2. Le lexique comparatif historique des langues de l'ensemble CSD

Après la construction du lexique comparatif SBB, Boyeldieu a également catalogué les radicaux communs à l'ensemble du CSD, dont les langues SBB sont un composant, dans le but d'y appliquer la méthode historique à un niveau supérieur. Cette base de données, qui n'a pas été publiée et dont le niveau d'achèvement est très en deçà de celui de SBB, rassemble des données collectées, soit par Boyeldieu lui-même, soit par d'autres chercheurs, pour six groupes de langues (dont certaines ne sont que des parlers d'une langue unique) :

- le groupe moru-madi (MMD)
- le lendu (LND)
- le groupe mangbetu asoa (MAS)
- le groupe mangbetu efe (MEF)
- le kresh (KRS)
- le groupe sara-bongo-baguirmien (SBB)

II.1.3. Vers 2006, Boyeldieu s'est servi d'un état plus ancien de la base OUB et de la base CSD afin d'établir une liste de radicaux rapprochables¹⁵ titrée « Rapprochements lexicaux Soudan central / Oubanguien » (désormais CSD/OUB). J'ai moi-même commenté cette liste et y ai rajouté quelques éléments complémentaires¹⁶. Je l'ai réorganisée récemment afin de la présenter ici pour consultation sous une forme réduite, vu l'impossibilité pour le lecteur de se référer à la base CSD d'origine.

Dans CSD/OUB, nous rapprochons des formes « composites », autrement dit, sous forme d'une structure canonique du terme cité dans l'un ou l'autre ensemble avec, à chaque position, les sons qui y apparaissent dans les différentes langues de l'ensemble en question, séparés par des barres¹⁷. Ainsi par exemple, « **gb/gu/i** » sera la représentation composite des formes CV **gbu**, **gbi**, **gu**, **gi**. Rarement, lorsque le rapport entre les formes est plus compliqué, on pourra trouver différentes

¹⁵ Au sens habituel : qui se ressemblent par la forme et par le sens.

¹⁶ En règle générale, les entrées numérotées ont été identifiées par Boyeldieu. J'ai rajouté celles qui sont précédées de lettres majuscules.

¹⁷ Afin de simplifier la notation, les schèmes tonals ne sont pas indiqués.

formes composites séparées par une virgule. Toutefois, lorsque la nasalité consonantique est en jeu, l'alternance d'un son simple avec un son complexe – par exemple d'une occlusive sonore ou d'une nasale simple avec la minasale correspondante – est signalée par l'emploi de parenthèses : **(m)b**, **m(b)**. Ce procédé permet de rendre visibles les ressemblances phonétiques qui seraient masquées par des formes reconstruites lorsque des changements majeurs sont intervenus.

Or, B&N proposent des protoformes pour les langues SBB et Boyeldieu fait de même, de façon plus schématique et généralement pour les consonnes uniquement, pour le CSD entier. CSD/OUB cite parfois ces protoformes en plus des – ou au lieu des – formes composites et dans ce cas, l'astérisque * leur est préposé.

II.1.4. Comme nous l'avons indiqué ci-dessus (I.3.7), la base OUB renvoie à la base SBB et/ou à CSD/OUB chaque fois que cela est possible : les renvois se trouvent entre accolades { } à la fin de l'entrée correspondante. Il est conseillé de consulter la base SBB en ligne afin d'avoir une idée plus précise du degré de ressemblance, au moins à ce niveau inférieur.

II.2. La « faille généalogique »

II.2.1. Malgré les interrogations que nous venons d'évoquer concernant une possible communauté plus ancienne, les deux ensembles, oubanguien et Soudan central, sont bien constitués, autrement dit, l'observateur perçoit clairement la faille linguistique qui les sépare et qui, à la vue des résultats de la comparaison multilatérale opérée par Greenberg (1966), peut être interprétée comme preuve d'appartenance à des familles généalogiques différentes¹⁸.

Ils ont dû, même en cas de parenté originelle, connaître une longue période d'évolution indépendante et il serait illusoire de vouloir démêler les traits dus à l'éventuelle origine commune lointaine de ceux que l'on doit attribuer aux échanges ayant eu lieu pendant la période de contact, plus récente mais aussi très ancienne et dont le début serait certainement bien antérieur à l'expansion bantoue. Il est en effet inévitable qu'en plus des phénomènes de contact (comme des simples emprunts), on ait affaire à des phénomènes plus complexes où les quelques ressemblances lexicales

¹⁸ Je me permets d'exprimer mon incompréhension par rapport à certains avis qui apparaissent sporadiquement, par exemple Dimmendaal (2008 : 841) : « 'Eastern' probably constitutes an independent language family that cannot or can no longer be shown to be related to Niger-Congo (or any other family), and is now usually referred to as Ubangian. » Cf. aussi Blench (1995 : 97) qui voit le Soudan central plus proche du Niger-Congo que des autres branches du Chari-Nil. Le Niger-Congo comme le Nilo-saharien sont des familles établies par la *comparaison multilatérale*. Si on se propose de restructurer les rapports généalogiques des langues africaines, il faudra refaire la comparaison multilatérale avec la totalité des données actualisées, tout en remaniant les listes de critères morphologiques et lexicaux établies par Greenberg pour étayer ses affirmations. Si on ne veut pas reprendre cette tâche, nous pouvons parfaitement nous consacrer à l'étude de langues individuelles ou de parlars proches. On peut également essayer de comprendre des faits de diachronie en s'attaquant à des études de linguistique historique visant des groupes saisissables (en effet, remonter au proto-bantou est déjà compliqué, encore plus au proto-oubanguien sans parler du proto-Niger-Congo). En dehors de la linguistique au sens étroit que ces tâches représentent, on peut aussi s'adresser aux questions de l'histoire des peuples en se référant à la tradition orale et à l'archéologie. Or, les commentaires que je viens d'évoquer ne correspondent à aucun de ces vastes champs de recherche et on voit mal ce qu'ils rapportent de solide et d'utile. Ils ne semblent avoir d'autre but que de suggérer que Greenberg était en fait quelque peu inepte ou téméraire, donc de régresser plutôt que d'avancer.

perceptibles relevant d'un possible héritage commun auront été soumises à des adaptations, à des changements analogiques et à des reproductions sous forme de doublons.

II.2.2. Les rapprochements lexicaux – les seuls qui nous concernent ici – ont donc en leur totalité un caractère historiquement informe : nous ne pouvons fournir la moindre explication concernant leur source et leur parcours diachronique. Ils constituent un simple point de départ pour des recherches à l'avenir. Ils nous incombent toutefois de préciser les critères que nous avons appliqués afin de les repérer.

II.2.2.1. Les rapprochements de forme

En premier lieu, nous avons besoin de définir la structure des unités que nous observons afin d'être capable de percevoir des ressemblances de forme entre radicaux. En effet, l'analyse n'est pas identique dans les deux ensembles. S'ils tendent bien à privilégier la structure syllabique CV¹⁹, on remarque, parmi les traits majeurs de différenciation, l'existence en CSD d'une forme canonique (C)VCV de base des radicaux où la consonne initiale – lorsqu'il y en a une – est un composant secondaire, revêtu souvent, au moins en diachronie, d'un statut préfixal et variable d'un groupe de langues à un autre, alors que c'est la C intervocalique qui caractérise la racine qui s'associe d'un côté à un schème vocalique choisi dans un ensemble clos, déterminé par des règles de type harmonique, et d'un autre côté à un schème tonal²⁰.

En OUB, en revanche, les formes canoniques sont toujours constituées de suites de CV²¹ dont la première est la base de toute recherche comparative, l'inventaire consonantique le plus fourni se trouvant en position C₁. En effet, d'éventuels composants morphologiques, par exemple dans des unités dérivées, vont apparaître à la suite de C₁V₁. Toutefois, il est courant de trouver des unités dissyllabiques ou trisyllabiques non dérivées, sans aucune trace de composants morphologiques.

Ces constats nous amènent à rechercher et à privilégier des rapprochements tels que
i) les correspondances CSD (C)VCV / OUB CV où les C précédant la voyelle finale sont identiques ou ressemblantes²² et où les voyelles finales sont ressemblantes : il s'agirait d'emprunts très anciens dont le sens – CSD > OUB ou OUB > CSD – n'est pas déterminé ou bien de radicaux à placer dans un éventuel héritage commun ;

¹⁹ Le gbaya est le seul groupe oubanguien à permettre l'emploi de consonnes finales, toujours en nombre limité par rapport à l'inventaire en position initiale de radical.

²⁰ Le banda est le seul groupe oubanguien contenant des langues où un comportement comparable est systématique, au moins dans la catégorie nominale. Ce trait compte parmi ceux qu'évoque Cloarec-Heiss (1998, 2000) dans le cadre de son hypothèse diachronique concernant l'évolution de cet ensemble.

²¹ Mais cf. la note 19.

²² La notion est intuitive mais peu problématique dans la pratique : ils s'agit le plus souvent de consonnes appartenant au même ordre, de consonnes orales et nasales, de rapports entre occlusives et fricatives bien attestés en Afrique - $p > f > h$, $t > s$ - et parfois de rapports plus complexes comme celui qui associe les labiovélaux aux affriquées palatales (cf. CSD/OUB 094 : CSD $f/c/kwe$, $t/c/kpi$ 'arbre' / OUB (-) c/te 'arbre', $(ku)kpe$, $(ku)cu$, $(ku)pa$; $kakwe$, $kacu$ 'peau, écorce')...

- ii) les correspondances CSD (C)VCV / OUB (C)VCV où les C précédant la voyelle finale sont identiques ou ressemblantes et où les schèmes vocaliques sont aussi ressemblants : ce serait des termes importés de CSD en OUB²³ ; et
- iii) les correspondances CSD CVCV / OUB CVCV où la C₁ oubanguienne est attestée dans au moins une langue CSD, où les C₂ sont identiques ou ressemblantes et où les schèmes vocaliques sont aussi ressemblants : ces cas pourraient représenter des termes importés en CSD à partir de OUB.

Ainsi nous mettons l'entrée oubanguienne 'lune₁' en rapport avec un radical bien représenté en SBB (N/198 'lune', CSD/OUB 004) comme en kresh (où il a le sens de 'étoile'). Il s'agit là très majoritairement d'une correspondance de type i.

De même, nous rapprochons l'entrée oubanguienne 'couteau₁' des radicaux CSD signifiant 'fer' ou 'guerre' (CSD/OUB 017). En effet, en consultant la base SBB le lecteur peut constater que le ngbaka-mafo *mbà* 'couteau' présente une ressemblance certaine avec des radicaux signifiant 'fer, fer d'échange, « monnaie »' (SBB N/048 avec C₁ = *K, N/324 avec C₁ = *t). Nous regroupons donc dans la même entrée OUB la forme *kàmbà*, présente dans la plupart des langues banda, et nous y signalons également les formes *yimbá* ~ *pàmbā* attestées en pambia. Nous avons affaire à des correspondances de type ii dont des exemples se trouvent transposés dans OUB.

L'entrée 'peau₄', rapprochée de formes observées en SBB N/141, exemplifie les correspondances de type iii (CSD/OUB 131). Celles-ci semblent plus fréquentes entre OUB et SBB où la structure CVCV a aussi un poids statistique dépassant celui qu'il a ailleurs en CSD.

Nous allons toutefois prendre en compte un quatrième type de correspondance :

iv) les correspondances CSD (C)VCV / OUB CVCV où la C précédant la voyelle finale en CSD ressemble à la C₁ oubanguienne et la voyelle finale CSD ressemble à la V₁ oubanguienne. La C₂ oubanguienne appartiendra à l'ensemble réduit des consonnes intervocaliques.

Ainsi par exemple on rapproche un radical CSD 'ouvrir' où C est une occlusive bilabiale sourde et V une voyelle fermée, généralement postérieure, et le radical OUB 'détacher₂' où la séquence initiale consonne labiale-voyelle fermée postérieure est suivie d'une sonante apicale (*l* ou *r*) et d'une copie de V₁ (CSD/OUB 002b). Si les exemples de ce type sont bien présents, il est encore plus fréquent que les formes CV et CV//V coexistent à l'intérieur de chaque famille, cf. CSD/OUB 001b qui rapproche SBB 'plume' de OUB 'aile₁' où sont regroupées les formes diverses de *e((k)ō)mbō*, présentes dans les langues banda, et les formes CVCV ayant une minasale bilabiale en position initiale et une liquide en position C₂, tant dans certaines langues sere-ngbaka que dans des langues du groupe zande²⁴.

Dans de tels cas, nous appellerons alors le -C₂V₂ observé en oubanguien une « extension », sans que ce terme implique le statut d'élément morphologique. Il est vrai qu'on peut sans difficulté établir des rapports de dérivation dans diverses langues oubangiennes entre des radicaux CV et des

²³ Voir la note 20. Si ce type de correspondance est particulièrement fréquent entre le groupe banda et le Soudan central, il concerne sporadiquement d'autres groupes oubangiens.

²⁴ Dans ce cas précis, la seule forme CV en SBB (en gula sara) peut être le résultat de l'amuissement d'une sonante finale et non pas un radical nu. Dans ce cas, le rapprochement sera à considérer comme étant de type iii, le type iv n'existant qu'à l'intérieur d'OUB.

formes dissyllabiques obtenues par suffixation d'un morphème -CV. Le cas est relativement fréquent pour les verbes, plus rare pour les nominaux²⁵. Il existe en particulier des systèmes productifs de dérivation verbale par suffixe, même s'ils ne sont pas toujours très développés, se limitant parfois à un simple pluractionnel²⁶.

Toutefois, lorsqu'on compare des langues différentes, on retrouve des rapports de ce type sans que l'extension ait un rôle morphologique quelconque dans la langue où elle est observée. Ainsi dans le cas des verbes, on remarque la présence de radicaux CV dans certaines langues qui apparaissent ailleurs sous la forme CVI/rV. S'y ajoutent des cas moins nombreux avec d'autres consonnes, par exemple *k/ng*, en position C₂. Bien entendu, on relève aussi parfois entre deux formes de ce type un écart sémantique dont une dérivation ancienne pourrait rendre compte. Ce sont ces phénomènes qui permettent de supposer que des systèmes suffixaux ont existé dans le passé et qu'ils sont susceptibles de se « recycler » (s'amenuiser, puis réapparaître, cf. le pluractionnel ngbaka-mafo en -k- et le système productif du zande/nzakala, superposé à un système vestigial ancien, Boyd 1995).

Une fois que nous aurons accepté la prise en compte de rapprochements de ce type, nous sommes amenés à revenir sur le type i et à le scinder en deux sous-types,

i_a recouvrant les correspondances CSD VCV / OUB CV, comme décrites ci-dessus, et

i_b : les correspondances CSD CVCV / OUB CV où la C précédant la voyelle finale en CSD ressemble à la C oubanguienne et la voyelle finale CSD ressemble à la V oubanguienne. La C₁ CSD appartiendra à l'ensemble réduit des consonnes initiales.

Dans ce cas, la consonne initiale du CSD est à son tour une « extension » préposée. Or, s'il est bien probable que nombre des *t/nd*²⁷ ou des *k/ng*- initiales aient représenté des préfixes, que ce soit de flexion ou de dérivation, rien ne garantit que les locuteurs des langues modernes aient une conscience de procédés morphologiques correspondants plutôt que de structures CVCV monomorphématiques.

Le statut de la V₁ en CSD est incertain lorsque C₁ est une extension. Selon le cas, il peut être la simple copie de la V₂, une voyelle constitutive du radical ou une voyelle appartenant au préfixe originel. Une complication supplémentaire est due au fait que, contrairement à l'oubanguien, on observe en CSD, ou au moins en SBB, un procédé – ou les vestiges d'un procédé – de dérivation verbale par *Ablaut* de V₂ dans des radicaux VCV (cf. CSD/OUB 039c/e) et peut-être même du schème

²⁵ On rappellera le fait que seules les quatre langues mba présentent un système de classification nominale par suffixation et que les vestiges de ce système sont infimes dans le reste de l'ensemble, y compris dans les langues réputées les plus proches généalogiquement (les langues sere-ngbaka). On reconnaîtra seulement quelques « morphèmes de linguiste » comme les -*m*- dans des nominaux désignant des non-dénombrables, cf. 'huile₂', zande *kpāmū*, nzakala *kpāmī* mais *kpa* en balambo et en pambia et *kp̄* en yakoma ; ou encore en zande un suffixe vestigial de dérivation verbonominale -*gó* : *fū* 'parler' > *fūgó* 'discours'. Il reste à démontrer que les locuteurs soient conscients de cette charge sémantique et capables de recréer des lexèmes fondés sur ce principe. Cette situation contraste avec les langues Adamaoua où la structure CVC est très répandue.

²⁶ Des systèmes de ce type sont en revanche bien représentés en Adamaoua.

²⁷ A ce sujet, vd. ci-dessous, II.2.2.2.3, iB.

entier $V_1_V_2$ (cf. CSD/OUB 039c/d). En oubanguien, ce procédé est exceptionnellement observable dans les radicaux CVC- ‘déchirer_{1a,b}’ et ‘couper_{4a,b}’ mis en vis-à-vis dans les entrées citées.

II.2.2.2. Les rapprochements de sens

II.2.2.2.1. Quiconque s’essaie à la linguistique historique sait que, si l’identité de forme des composants d’une série comparative est relativement facile à établir en raison de la répétitivité des correspondances invoquées, l’identité de sens peut être beaucoup plus difficile à assurer.

En effet, le sémantisme d’unités qui obéissent parfaitement aux règles de correspondance phonétique peut parfois se révéler déroutant. Citons par exemple l’entrée ‘coincer₁’ dans OUB dont le sens transitif à reconstruire dans le groupe sere-ngbaka-mba semble être plus précisément ‘rassembler en tassant, en serrant’. Le verbe intransitif mundu *fɔ̃* ‘se sauver, s’en sortir, guérir’ dont la correspondance phonétique est exacte, a été intégré dans cette série car méthodologiquement rien ne s’oppose à un glissement sémantique. Il reste au linguiste de préciser la nature de ce changement hypothétique sans toutefois pouvoir nécessairement le démontrer : on peut en effet envisager un sens métaphorique ‘se ressaisir, récupérer une solidité après une menace’. Plus les langues comparées sont généalogiquement éloignées, plus on sera confronté à des cas de ce genre.

Dans SBB, qui accueille des langues bien plus diversifiées que les langues sere-ngbaka-mba, B&N ont systématisé ce procédé, tout comme Boyeldieu encore dans CSD, ce qui – à l’instar de l’exemple oubanguien que nous venons de citer – suscite de nombreuses interrogations. Voici trois exemples, dont deux assez simples et le troisième plus complexe, qui donnent un échantillon des difficultés auxquelles le linguiste comparatiste est confronté.

i) SBB V/070 **uga* ‘couper (d’un coup)’ accompagné du commentaire suivant²⁸ (où les codes bi/trilitères indiquent les langues où la série est attestée) :

« [...]bng *couper en frappant, mordre (serpents)*, voir aussi fréquentatif *lágá idem + avoir mal à la tête* ; yul *jèegè couper d’un coup, tégā picorer* ; fer *picorer ; piquer, mordre (certains serpents)* ; gz-gm-gs *mordre (serpent), piquer (tsétsé), (gs) donner un coup de bec* ; klf *frapper* ; sar *piquer* ; bdj *gratter le sol avec les doigts* ; kbp *cogner, taper ; picorer.* »

Le bédjond (= bdj) ‘gratter le sol’ ne se trouve pas habituellement dans le domaine du terme – très courant dans la région – englobant les notions associées au sens général de ‘frapper en piquant (une ou plusieurs fois)’ qu’on croit reconnaître ici. S’il appartient à cette série, il signifie qu’un mouvement de la patte d’un animal (ou d’un instrument aratoire ?) est conçu comme analogue à l’action d’un bec ou d’un autre organe de frappe²⁹. Le chemin qui permet de relier un sens exceptionnel à un ensemble plus homogène n’est donc pas toujours manifeste, particulièrement si nous avons des modèles régionaux de référence dont il s’écarte. Si d’ailleurs on trouvait des corrélats signifiant ‘gratter, fouiller’, sans rapport avec le sens de ‘piquer, mordre’, dans d’autres langues, on pourrait conclure que le terme bédjond était en réalité un emprunt dont le rapport avec cette série est hasardeux.

²⁸ Visible sur le site sumale déjà cité (II.1.2) en cliquant sur le bouton « Voir le commentaire ».

²⁹ Bien entendu, la poule fouille *avant* de picorer : il pourrait aussi s’agir d’une métonymie.

ii) SBB V/321 *bara ‘appeler’³⁰ accompagné du commentaire suivant :

« bro nommer, citer, appeler ; na se mêler de quelque chose qui ne te regarde pas ; sim se fiancer, courtoiser, flirter ; kng (nom) cri d'appel, alarme ; sar bāṛ faire du bruit, (faire) résonner, bāṛ' appeler (pour faire venir ou pour nommer), jouer d'un instr. à bouche. »

La mise en valeur de certains sens par différents descripteurs individuels, au détriment d'autres sens non observés ou confusément interprétés, peut empêcher de comprendre correctement le domaine sémantique recouvert par un terme donné. La comparaison peut contribuer à remédier à cette insuffisance dans la mesure où une différence de sens entre une langue et une autre peut être indicative, non pas d'une simple dérive diachronique d'un sens vers un autre mais plutôt du caractère préférentiel de certains emplois selon la langue, les rendant plus fréquents et par conséquent plus aptes à être recueillis par un observateur étranger. Il s'agit là d'une étape intermédiaire entre la communauté et l'introduction d'une rupture sémantique nette constatable en diachronie. On pourrait donc envisager pour cet exemple un sens général, peut-être toujours présent dans toutes ou la plupart des langues citées, 's'exprimer à voix haute ou par un autre moyen bruyant afin d'attirer l'attention à soi', et dont le sens précis varierait assez largement en fonction du contexte d'emploi.

iii) SBB V/161 *uḃa ‘chasser, battre, piétiner (?)’ :

« md trip up, get someone into trouble ; lay over, carry over shoulder, put down flat ; fer chasser, renvoyer, (pourchasser ?) ; gk λḃ, gz λḃ, gm ùḃà se battre, gz nλḃ, gm-gs nùḃà galoper ; (gm) danser (+ danse) ; ndk piétiner, botter ; na-bdj piétiner ; bro frapper du pied, danser ; tye tresser (cheveux, corde) ; klf tresser ; sim mettre ensemble pour faire une unité : damer, tresser, vanner, tisser ; kng piquer, donner un coup, gratter, tḃḃḃ, tḃḃḃ (fréq. du précédent) ; brm to kick ; sar pousser, germer..., pousser (en particulier avec le pied) ; mb grow..., resemble..., become..., fill..., step on, stamp on... ; ng monter, serrer, pousser, piétiner, ùḃà mùḃà faire la lutte (traditionnelle) ; kbp piétiner ; serrer (vêtement) ; pousser (champignon). »

L'association des notions 'piétiner (quelque chose, la terre)' et 'danser' est bien attestée dans les langues africaines ainsi que son extension à la notion 'donner un coup de pied à'. Nous intégrons donc normalement dans ce domaine les exemples gz, gm, gs 'galoper', gm 'danser', ndk 'piétiner, botter', na-bdj 'piétiner', bro 'frapper du pied, danser', brm 'kick', sar 'pousser avec le pied', mb 'step on, stamp on', ng 'piétiner', kbp 'piétiner' et même le md 'trip up' ('faire un croche-pied', y compris son emploi métaphorique). Le gk, gz, gm 'se battre' et le ng 'faire la lutte traditionnelle' peuvent s'adjoindre facilement à cette série. Il faudra y trouver une place aussi pour le fer 'chasser', s'il est associé au coup de pied ou au battement des pieds lors de la chasse au gibier.

Or, le tye, klf 'tresser', le sim 'mettre ensemble pour faire une unité : damer, tresser, vanner [faire de la vannerie], tisser', le ng, kbp 'serrer' et sans doute le mb 'fill' ('remplir en tassant' ?) ne vont pas habituellement avec le sens de 'danser, piétiner'. Afin d'intégrer ces attestations dans cette série comparative, il faudrait envisager un glissement sémantique dont le cheminement serait 'piétiner' ⇒ 'tasser en piétinant, damer' ⇒ 'rassembler en serrant fortement'. Or, cet ensemble de sens pourrait être mis en rapport à son tour avec un sens intransitif de 'pousser, germer, devenir,

³⁰ Ce radical n'a pas de distribution plus large en CSD. Cf. CSD/OUB Pp.

apparaître' (sat, mb, ng) si le sens transitif de 'rassembler, consolider' s'était spécialisé dans l'idée de 'transformer, produire en rassemblant des composants'. La vraisemblance de ces hypothèses est loin d'être manifeste.

En dehors des sémantismes qu'on vient d'envisager, on remarque des éléments qui ne correspondent à aucun des deux : md 'poser en longueur (pour porter ou pour déposer)' et le kng 'piquer, donner un coup' (donnant lieu à un certain degré de synonymie dans cette langue avec le V/070, exemple i, et associé encore à la notion 'gratter' d'une façon non explicitée). Si ce dernier sens peut être rattaché de façon métaphorique à 'piétiner, donner un coup de pied' (cf. 'danser_{1b}' pour un possible cas analogue en oubanguien), le cheminement vers 'poser en longueur' à partir de l'un quelconque des sens cités reste obscur.

Si nous excluons la possibilité d'une erreur de compréhension de la part d'un descripteur, nous nous trouvons donc face à une incertitude : homonymie, apparence d'homonymie résultant d'un changement phonétique dans une ou plusieurs langues ou apparence d'homonymie résultant d'un glissement sémantique incompris dans une ou plusieurs langues. La seule possibilité de vérification de nos hypothèses sera la présence de configurations sémantiques identiques dans d'autres groupes linguistiques plus éloignés.

II.2.2.2.2. Par conséquent, lors d'une démarche de comparaison multilatérale, en l'absence d'une telle configuration, on est contraint d'appliquer une approche de stricte homonymie : si, par exemple, une ressemblance de sens et de forme devait apparaître entre une racine oubanguienne signifiant 'tasser' et la racine SBB *uba*³¹ citée en II.2.2.2.1.iii, on considérerait que le rapprochement n'était possible qu'avec la demi-douzaine de langues SBB où la gamme de valeurs du terme comprend le sens souhaité, à l'exclusion des langues ayant des sens relevant plutôt du domaine 'chasser, piétiner'.

Ainsi, on peut constater facilement que chez Greenberg (1966) la variation sémantique est très restreinte. Dans sa liste lexicale « Adamawa-Eastern » (en fait Niger-Congo), Greenberg (1966 : 13-24) postule un rapport entre traductions anglaises qui ne sont pas synonymes dans seulement 18 des 49 entrées. La plupart des ces cas relève des polysémies les plus courantes et les mieux attestées des vocables africains : '(be) long, deep, far', 'sleep, lie down', 'oil, fat', etc.³² D'autres consistent en un rapport d'un verbe avec un nom qui est son complément patient générique : 'child'/'give birth', 'saliva'/'spit'. Les glissements métonymiques sont rares : 'bird'/'chicken', 'two'/'twin'³³ et un cas associé à la dérivation causative : 'die'/'kill'. Un seul cas qui pourrait être qualifié de métaphorique est proposé : 'day, sun' (cas de polysémie courant) et 'feu'.

Or, nous nous trouvons dans une situation bien différente de celle de Greenberg dans les années suivant la Deuxième Guerre où des vocabulaires de base n'autorisaient qu'un classement général en familles avec leurs sous-groupes. En effet, il n'y avait à l'époque aucune reconstruction avancée de protolangue africaine en dehors des tentatives de parvenir à un proto-bantou. L'accès à

³¹ Le cas n'est pas avéré, cf. CSD/OUB F.

³² 'Man'/'partisan de' relève de cette catégorie : il s'agit du radical *nV* qui serait mieux traduit comme 'personne, être humain'. La polysémie 'bite, eat' est plus rare mais existe par exemple en gbayà.

³³ Dans cette catégorie on placera le rapport très incertain et peu vérifiable 'know [savoir, connaître, reconnaître]/'understand, [percevoir, comprendre]/'think, [penser, réfléchir, méditer, souvent avec nostalgie ou regret]'.

des bases de données comparatives comme celles dont on dispose aujourd'hui nous permet de dépasser la comparaison multilatérale et d'aborder le « dense tissu aréal » de la linguistique diachronique (Matisoff 1990 : 114) en identifiant de nouvelles racines qui restaient invisibles dans le cadre de cette méthodologie et éventuellement de retirer les quelques rapprochements injustifiés qui se trouveraient dans la liste des racines communes fondatrice de la décision d'apparementement. Imaginons par exemple que, dans un groupe de langues A, on repère un terme *x* employé dans certaines langues avec un sens 'p' alors que d'autres langues du même groupe emploient un terme différent *y*, soit avec un sens 'q', soit avec le même sens que *x*. Si on trouve dans un autre groupe de langues B qu'un terme correspondant phonétiquement à *x* est employé exclusivement avec le sens 'q', n'est-on pas fondé à citer *x* comme présent tant dans A que dans B mais avec deux sens « différents »³⁴ ayant un rapport sémantique vérifié ? L'abondance de données permet le relâchement des critères de ressemblance sémantique entre termes apparementés et élargit l'ensemble de ces termes qui sont disponibles à la comparaison.

II.2.2.2.3. De la même manière que nous nous servons des glissements sémantiques et/ou des polysémies vérifiés à l'intérieur d'une famille génétique quelconque afin d'établir de nouvelles séries comparatives dans les champs sémantiques ainsi créés, nous pouvons, tout en évitant de prononcer des jugements infondés (II.2.2) concernant l'origine des rapprochements lexicaux observés, identifier des séries ayant une histoire partagée entre OUB et CSD, deux ensembles appartenant à des familles différentes mais ayant des rapports d'échanges d'une grande ancienneté.

Considérons encore trois exemples relativement complexes où cette démarche est mise en oeuvre dans CSD/OUB.

i) 'coeur, foie'

i.A) Les notions de 'coeur' et de 'foie' se trouvent généralement dans les listes de vocabulaire de base, cf. la liste de Swadesh. Toutefois, on remarque qu'aucune de ces deux notions n'apparaît dans les listes lexicales présentées par Greenberg (1966) à l'exception de 'coeur' inclus dans la liste établie pour la famille afroasiatique. Ce n'est bien entendu pas un hasard : en effet, la notion 'coeur' n'est jamais ciblée dans les langues envisagées ici comme elle l'est dans les langues européennes. Il s'agit d'un organe unique mais le foie répond aussi à cette condition et ces deux référents ne sont pas toujours distingués partout dans le langage ordinaire. Le coeur est aussi porteur en quelque sorte de l'élan vital mais c'est également le cas du ventre, « l'intérieur » du corps. Par conséquent, lorsqu'on cherche des correspondances, il faut vérifier les désignations de chacune de ces parties du corps auxquelles on rajoutera la cage thoracique ou poitrine, composée de côtes qui protègent ces organes. En effet, la métonymie permet des glissements de sens vers tous ces référents³⁵.

i.B) Dans la base de données CSD, on trouve dans une seule langue – le lugbara (MMD) – une forme *ʔalē* ayant le sens de 'ventre'. B&N associent cette forme à un **ngal/ʔe* (ou **ngalə*) en SBB (N/245) dont le sens est 'coeur, foie' dans l'ensemble occidental et une partie de l'ensemble

³⁴ La présence d'une éventuelle polysémie reste à vérifier langue par langue.

³⁵ Nous laissons de côté les notions localisatrices comme 'centre, milieu', souvent associées à une partie du corps, apparemment plus souvent au coeur qu'au foie.

sar mais ‘ventre’ dans une autre partie de ce dernier. Il s’agit presque toujours de racines ayant un schème tonal non bas.

Du côté oubanguien, nous trouvons un radical *li/e*, *ri/e* (‘coeur₂, foie’) qui a le sens de ‘coeur’, ‘foie’ ou ‘intestins’ selon la langue considérée et qui, par ailleurs, se confond souvent avec la notion de ‘fruit, graine’, ce qui semble ne jamais être le cas en CSD. Nous pouvons toutefois envisager un rapprochement entre les deux ensembles, CSD et OUB, par une correspondance de type *i_b*.

Si maintenant nous examinons exclusivement les données pour le fer (*kah*) en SBB N/245 ‘ventre, foie, coeur’, nous remarquons que cette langue présente deux variantes, l’une *ngal*, concordante avec la reconstruction proposée, et l’autre avec une *C₂* prénasalisée : *ngand*³⁶ (< *nganl*? puisqu’il s’agit de la seule langue à employer une rétroflexe dans ce radical) à ton non bas. Or, il existe en oubanguien un autre radical signifiant ‘coeur’ (‘coeur₁’) qui a la forme *kóndè* ou *ngéndè* dans les langues du groupe ngbaka-mafo. Malgré la différence de schème tonal, on rapproche ces formes du yakoma/ngbandi *gòndà* ‘coeur’ qui apparaît également dans le groupe zande, toujours comme dérivé d’un verbe signifiant « exprimer avec le coeur », ‘exalter, louer, remercier chaleureusement’ qui, lui, a le schème HB en yakoma. Il est alors envisageable de mettre ces formes en rapport avec le SBB à travers la forme fer en se fondant cette fois-ci sur une correspondance de type *iii*.

Une dernière voie de comparaison mènerait à dissocier les formes en yakoma et en zande de celles attestées dans le groupe ngbaka-mafo et à les mettre en parallèle avec une forme *-gó/u* ‘foie’, assez bien attestée en MMD et en LND mais sans correspondance en SBB, en supposant une extension en oubanguien (correspondance de type *iv*).

Ces options se trouvent résumées en CSD/OUB S1 ‘ventre’ / S2 ‘foie’.

i.C) Boyeldieu relève également des formes (*k*)òlò ‘rein, coeur’ dans deux langues MMD (avukaya et logo) – ainsi que *cúlú*, *cóló* ‘coeur’ ailleurs dans cette ensemble – qu’il rapporte à un terme SBB ‘coeur’ (N/866) reconstruit sous la forme **kúlù* sur la base de deux entrées, *kórò* ‘foie’ en baka (bdh) et *kúlú* ‘coeur’ en bongo (bot). Cette série générale CSD comporterait donc une inversion de schème tonal entre MMD et SBB.

Comme cela a été le cas pour SBB N/245 déjà cité ci-dessus, nous trouvons en OUB un radical ‘coeur₃’, rapprochable dans une correspondance de type *i_b*. Tout comme le radical CSD, il est très faiblement attesté, dans le groupe zande d’abord où il a un ton haut, puis en gbaya où il est reconstruit dans une série partielle sous la forme **-lúmú* (avec une extension en *-m*³⁷) et enfin en banda linda où son schème tonal est bas. Il existe donc une opposition tonale en OUB comme en CSD.

³⁶ Il faut remarquer que la prénasalisation de consonnes intervocaliques, parfois dans le cadre d’une harmonie consonantique nasale ou la présence hypothétique d’une voyelle nasale ancienne mais parfois inexplicée, est un phénomène aréal très répandu et fréquent.

³⁷ On remarque d’ailleurs qu’en suma où le radical PGB **-lúmú* ‘coeur’ n’est pas attesté - contrairement à la plupart des autres langues occidentales - on trouve un verbe *júm* ‘faire souffrir, inquiéter’, absent en kara. Par conséquent il semble exister en gbaya un rapport verbe-nom semblable à celui qu’on a remarqué en rapport avec le radical *go/unda* en yakoma et en zande.

Or, il n'est pas sans importance que le principal radical du bantou commun pour 'coeur' soit *-*kódò* (9/10) et que cette racine ait une variante *-*cúdí*. Il se peut par conséquent que seules les formes MMD (*k)òlò* soient natives au CSD³⁸, tant les *cúlú/cóló* du MMD que le **kúlù* du SBB étant des importations – sans leurs préfixes nasals – à partir des populations bantoues voisines.

Si cette hypothèse est acceptée, il devient envisageable de rattacher à MMD (*k)òlò* un autre radical oubanguien, limité cette fois-ci aux seuls yakoma-ngbandi et groupe zande, qui a la forme *kùndú* et qui signifie 'gésier, estomac, ventre' ('ventre₃'). On remarquera en particulier que le schème tonal bas-non bas est présent dans les deux cas.

En même temps et de façon exceptionnelle, on trouve en bangando (gbaya sud) *búngúdí* 'coeur', qui représenterait une métathèse de PGB **bú-lúngú*. On peut toutefois envisager l'inverse, à savoir que seul le bangando ait conservé la forme d'origine qui serait alors, elle aussi, un emprunt au bantou – cette fois avec un préfixe nasal conservé – et que *-*lúngú* en soit la métathèse par analogie avec **lúmú*. C'est cette hypothèse que viendrait confirmer la présence dans certaines langues SBB éparses d'un *ngùd'r* 'poitrine' (N/868) qui pourrait avoir la même source.

Lorsqu'on élargit le champ sémantique de nos recherches dans ce sens, on remarque qu'il existe également un radical attesté sous la forme *òd(r)ù* dans un composé signifiant 'poitrine' dans un parler lendu. Cette forme est rapprochée d'une entrée SBB N/331 **kàdù* 'côté, poitrine' qui apparaît principalement avec le sens de 'poitrine, cage thoracique' mais qui a le sens de 'coeur' dans au moins une langue sar, le mbya (myb). Il serait donc possible – en acceptant l'inversion tonale – de relier cette série à 'coeur₃' en OUB à la place de MMD (*k)òlò*.

A tous ces rapprochements envisageables, il faudra ajouter enfin la série SBB N/051 *(*S)uru* 'foie', d'où le radical baka *kúrò* 'foie' a été extrait pour être placé dans la série N/866 par analogie avec le bongo. Ce radical, qui n'a pas été associé à des attestations ailleurs en CSD, pourrait également être rapproché de SBB N/866 'coeur' d'un côté ou à OUB 'coeur₃' – ou même 'ventre₃' – de l'autre, malgré le contraste de schème tonal. Il est également envisageable de le mettre en rapport avec la forme banda -*kòrò* dans 'coeur₁'. C'est cette situation qui est résumée en CSD/OUUD 076a 'poitrine' / 076b 'coeur' / 076c 'foie'.

- i.D) Quel que soit le cas, dès que nous nous plaçons sur le terrain d'emprunts à des langues Niger-Congo, nous ne pouvons plus rapporter les données CSD à OUB qu'à travers une correspondance de type iii.
- ii) 'peau, écorce'
- ii.A) Nous adopterons comme hypothèse historique l'existence d'une catégorie sémantique répondant à une notion générale de 'couvert, enveloppe dure'. On trouvera dans cette catégorie de façon propre les sens de 'carapace, coquille, coque', etc. Elle peut aussi s'élargir dans deux sens, d'abord vers les enveloppes végétales comme l'écorce ou la cosse et ensuite vers les enveloppes de plus en plus molles comme la peau humaine ; et dans un autre sens, vers l'ongle de la main ou

³⁸ Et dans ce cas, il faudra se demander si la forme banda dans 'coeur₁' (-*kòrò*, vd. 2) ne serait pas à extraire de cette série et à associer plutôt à ces formes en MMD.

du pied et les griffes des animaux. Par une évolution métonymique secondaire, l'ongle peut être pris pour le doigt, puis pour la main et le bras. Lorsqu'on identifie dans une langue donnée un terme désignant l'un quelconque de ces référents, on ne peut pas connaître *a priori* la gamme complète des sens qu'il recouvre. De plus, c'est seulement en comparant plusieurs langues apparentées qu'on pourra espérer déceler le sens du terme dans un état de langue plus ancien dont la série est originaire.

ii.B.1) On remarque la présence en OUB d'un radical *ku* (ton non bas) 'peau_{1a}, écorce'³⁹, tant dans le sous-groupe ngbaka où il est utilisé pour former le terme 'ongle' que dans le sous-groupe sere et dans le groupe zande où il désigne la peau⁴⁰. Le sens de 'écorce' (= peau de l'arbre) est également signalé pour le balambo ainsi que pour le pambia si nous acceptons d'inclure la forme *wuú* qu'on y observe.

On rajoutera à cette ensemble les nominaux ayant les formes *ku/o[-]e/a* ('peau_{1c}, écorce') attestés en ndunga et en mba, en feroge et en indri, en banda-linda et en balambo où cette racine semble comporter une « extension » *-e/a-*.

Dans d'autres langues encore (mundo, dongo, togoyo et certains parlars banda), on trouve une forme *kɔ* ('peau_{1b}, écorce') qui pourrait être un aboutissement de *kua*.

ii.B.2) Sous la référence CSD/OUB 094, nous faisons référence à un radical CSD 'arbre' qui en MMD prend la forme *-c/kwe* ou *-fê/a* mais *-cu* en LND, *-c/pi* en KRS et *-f/kpa* en MAS. Lorsque ce radical est prévocalisé il s'agit d'une voyelle fermée, postérieure devant labiale/labiovélaire et antérieure devant palatale.

En MEF on trouve une forme *-ti* qui n'est pas nécessairement le même radical car elle semble apparaître en MMD postposée à une forme *pa-* (< *fâ* ? cf. le MAS ci-dessus). Par ailleurs, cette forme correspond bien à un radical très largement répandu en Niger-Congo (cf. Greenberg 1966 : 23) mais qui semble n'être représenté en oubanguien qu'en gbaya et peut-être en ma. S'il était effectivement à rattacher au radical CSD, il ne représenterait en tout cas qu'un aboutissement d'un processus de changement phonétique affectant une consonne postérieure alors que l'apicalité semble être originelle en Niger-Congo⁴¹.

ii.B.3) On trouve en OUB un radical 'écorce' ('peau₂, écorce') qui prend la forme *kūkpē* en ngbaka mais *kú'ácū* en banda. Rajoutons à cet ensemble le *-kupa-* 1/8 observé en ma.

³⁹ Cf. Greenberg (1966 : 21) Niger-Congo 'skin' (et même 1966 : 157 Niger-kordofanien 'skin') à contraster avec (1966 : 134) nilo-saharien 'bark'. Or, les exemples CSD cités dans cette dernière entrée, « Lendu kosa 'skin' ; Mvuba [~ MEF lese] hozi 'skin' », absents de la base CSD de Boyeldieu, constituent des rapprochements incertains dans la mesure où la ressemblance avec les occurrences en songhai et dans les langues sahariennes est fondée sur une structure CVCV et non pas -CV.

⁴⁰ En sere le sens 'écorce' est donné à un morphème *kùmú* qu'on peut rapprocher plutôt du radical SBB N/397 **K/mamu* 'écorce' avec schème tonal montant.

⁴¹ Il s'agit là d'une illustration des dangers implicites dans l'emploi de formes prises dans une seule langue de différents ensembles afin de « prouver » leur appartenance à une unité classificatoire supérieure. En cas d'identité des deux racines dans le cadre d'un apparentement Niger-Congo/nilo-saharien, la forme MEF aura subi très tardivement un processus qui aurait opéré dès les premiers branchement en Niger-Congo.

On peut postuler pour ce radical ayant des C₂ peu fréquentes une origine de composition : OUB *ku* ‘peau’ + CSD/OUB 094 *kpe/cu* ‘arbre’. On remarquera l’appui apporté à cette hypothèse par le dongo *pa- 7/2* ‘arbre’, ce radical pouvant être repris dans la forme *ma*.

On observe également en barambo et en pambia que le sens de ‘écorce’ est donné plutôt par un composé formé de *ku* + un radical ‘arbre’ ayant la forme *wúli* qui semble être rapprochable du SBB N/206 *K/ngeri ‘bois de chauffe, fagot’ à ton non bas, également présent en LND sous la forme *kali* ‘bois de feu’ avec schème bas non-bas (vocalisme et schème tonal inversés en MAS, sens ‘arbre’)⁴².

On serait alors face à une situation étonnante où différentes langues oubanguiennes créent un composé ayant le même sens et formé d’un radical propre comme déterminé et d’une importation, pas toujours la même, d’une autre famille comme déterminante.

ii.C) L’analyse de ces morphèmes comporte néanmoins quelques complications.

ii.C.1) Il existe quelques cas où *kú* ou *kó* semble être précédé d’un « préfixe » *ka-*, notamment le *nzakala kākú* et le *yakoma-ngbandi kākwē ~ kākō* auxquels on rajoutera les cas d’harmonisation vocalique ou de simple redoublement de *kɔ* : dongo *koko- 5/6* et PGB *kókó*, tous ayant le sens de ‘écorce’. Des formes comparables à ces dernières se trouvent au moins dans deux langues sar (*kenga*, *barma*, SBB N/452) mais avec le sens de ‘griffe’.

ii.C.2) Un problème supplémentaire concerne les seules formes *banda*. En effet, dans le *banda* ‘fagot’ (vd. ‘arbre₂’), nous voyons le même radical signalé dans CSD/OUB 094 avec un préfixe *ka-* qui n’est pas attesté en CSD et qui pourrait être un ancien dérivatif. Dans ces formes, la voyelle finale varie en point d’articulation – tout comme en CSD – et ses réalisations antérieures ont tendance à avancer également le point d’articulation de la consonne précédente.

Dans le *banda* ‘écorce’ (vd. ‘peau₂, écorce’), en revanche, la V₁ varie entre *u* et *a*⁴³ alors que les C₂V₂ sont stables et identiques dans toutes les langues du groupe. C’est donc comme si ‘fagot’ était formé en contact direct avec le morphème CSD avec une consonne encore en mutation alors que ‘écorce’, si ce terme appartient vraiment à la série réuni sous ‘peau₂, écorce’, intègre comme deuxième composant *-cu*, une forme déjà stabilisée du même radical. On remarque toutefois la prévalence d’un morphème *tsu* ‘arbre’ avec un ton non bas en *lendu*. On expliquerait le schème HB de ‘fagot’ par le choix d’un schème vocalique associé à la préfixation de *k-* dont aucun témoignage n’existe dans les langues CSD modernes.

En même temps, les préfixes *ka-* des formes en *yakoma* et en *nzakala* laissent penser à la possibilité d’un rapport avec le *k(á)-* présent dans le *banda* ‘fagot’ dont l’origine – oubanguienne ou Soudan central – serait incertaine.

ii.D) On remarque enfin un radical ayant la forme *koto* (schème tonal bas-non bas) dans le groupe *ngbaka* ainsi qu’en *gbaya kara* où il signifie ‘peau, cuir’. Cette forme peut être associée à un radical *-kos-* en *mba* ainsi qu’à un *kpòtò* attesté dans certaines langues *banda*, en *yakoma* et dans le groupe *zande*. On lui donne parfois le sens supplémentaire de ‘chapeau’.

⁴² On remarquera également le bare *kùkélè* ‘coquille’.

⁴³ On pourra songer à une formation analogique (*kú* > *ká*) avec ‘fagot’ qui suppose la suppression de tout fait de composition.

On remarque en SBB N/452 (cf. C.i) un *kõt* ‘léopard’ en fer ainsi qu’un *kókóró* ‘ongle, griffe’ en bongo mais la correspondance sémantique est insatisfaisante malgré l’appartenance des notions concernées au même cadre sémantique. En effet, les formes SBB sont faiblement représentées et il n’y a aucun recouvrement sémantique entre SBB et OUB.

- ii.E) On trouve en SBB un radical reconstruit **-Apɛ* (avec schème tonal variable) qui apparaît sous deux formes : avec consonne initiale **K-* (N/388 ‘carapace, écaille, mue, morceau de calebasse’) et avec consonne initiale **NG-* (N/389 ‘écorce, écaille, cosse, coque’). Boyeldieu rattache ce dernier radical à une forme *-pi* (-) signifiant ‘écorce, peau’ en MAS. **NGApɛ* est manifestement à rapprocher du banda linda *c̄ngōpé* ‘ongle’ qui porte un « préfixe » *c̄* auquel on ne peut accorder de sens précis.
- ii.F) Il existe un autre radical SBB N/207 (cf. CSD/OUB 091) **Si/uli* ‘piquant, griffe, doigt’ pour lequel des ressemblances claires sont observables en OUB (cf. ‘ongle₃, griffe’). Ce radical est le seul dans cet inventaire à ne manifester aucune tendance à se rapprocher des sens de ‘peau, écorce’.

iii) ‘dire’

- iii.A) La diachronie des verbes signifiant ‘dire’ est peu explorée. Dans les langues qui nous concernent ici, nous trouvons, habituellement en synchronie, trois verbes admettant cette traduction qui ne sont pas toujours facile à distinguer dans une liste de mots ou un glossaire :
- le premier signifiant ‘dire (que)’ sera suivi d’un discours, soit direct, soit indirect et, dans ce dernier cas, précédé d’un morphème appelé « ouvreur » (vd. Boyeldieu 2013)⁴⁴ ;
 - le deuxième signifiant ‘dire (quelque chose)’ se trouve le plus souvent suivi d’un complément générique ou « interne », le terme pour ‘affaire, cas, histoire’ ou simplement ‘parole, quelque chose (qu’on dit)’ et
 - le troisième signifiant ‘dire (quelque chose de pré-établi), réciter, transmettre (un message)’ signifiera aussi ‘compter’ et à l’époque moderne ‘lire’⁴⁵.

Ces termes qui ont chacun une sorte de complément se distingueront généralement des verbes sans complément signifiant ‘parler, discourir’. Cette question de complémentation sera essentielle pour la poursuite de toute entreprise comparative ; malheureusement, les listes de vocabulaire dont on dispose actuellement ne permettent pas toujours de la trancher.

Les radicaux qui expriment ces trois sens varient d’un groupe à l’autre et souvent même à l’intérieur de groupes de langues proches, tant en CSD qu’en OUB. De plus, le sens des radicaux décelés n’est pas toujours l’un des trois cités qui relèvent de ‘dire’. En SBB – et même plus largement en CSD où le nombre de radicaux restitués est bien inférieur – on remarque des glissements entre ‘dire’ et ‘montrer, enseigner, conseiller’ (cf. ci-dessous, 3.F). En OUB, en revanche, les glissements associent ‘dire’ principalement à ‘appeler (quelqu’un)’ d’un côté et de

⁴⁴ Ce verbe est connu pour sa tendance à subir des processus de grammaticalisation, cf. Vanhove 2007. En oubanguien, il apparaît dans certaines langues comme l’ouvreur, vd. Boyd 2013.

⁴⁵ Le gbaya fait exception en employant un seul verbe pour les deux premiers sens, le troisième en étant vraisemblablement un dérivé.

l'autre à des verbes de manière signifiant 'dire fortement', 'crier, hurler', 'parler élogieusement de, louer' ou au réciproque 'se disputer'.

iii.B) A la vue de cette configuration en OUB⁴⁶, lorsque Greenberg (1966) décèle un radical Niger-Congo auquel il donne le titre 'say', tout en y associant les sens de 'speak' et 'tell' dans certaines langues, il faut sans doute comprendre 'speak' dans un sens transitif ('speak words') et 'tell' dans le troisième sens signalé ci-dessus. Ce radical, « *ta/e/o* », s'identifie à 'dire_{2b/c}' dans OUB. Or, ces dernières entrées illustrent bien le fait d'une proximité entre 'dire' et les sens de 'crier, dire fortement'. Avec ou sans extension, on voit également apparaître le sens de proche, 'louer'.

CSD/OUB 044a met ce radical en rapport avec une série CSD qui n'a pas de représentant en SBB mais il faudrait néanmoins signaler qu'un radical *tɔ*, non intégré ici, est recensé pour les langues sar dans SBB V/230 'gémir'.

iii.C) Les exemples cités associant 'dire' et 'crier' dans OUB véhiculent un sens « positif » de l'action de vociférer, celui qui ressort des louanges, des chasses, des festivités... Mais il y a aussi un sens « négatif », par exemple lorsqu'on a affaire aux cris de souffrance, qui est exprimé habituellement, tant en OUB qu'en Adamaoua, par un verbe utilisé avec un complément générique, souvent étymologiquement proche, signifiant 'lamentations, pleurs' pour signifier 'pleurer'. Or, le même verbe employé dans un contexte de discours peut avoir le sens de 'exprimer sa souffrance, supplier'.

En fait, on ne trouve aucun rapprochement CSD/OUB entre verbes partageant ce sens. En revanche, il existe un radical CSD 'pleurer, gémir' qui ressemble au radical 'parler_{1a/b}' dans OUB, cf. CSD/OUB 123. Or, ce radical CSD n'a nulle part le sens de 'dire' et aucun radical réuni dans OUB 'parler_{1a}' n'a un sens négatif relevant de 'crier'. Toutefois, 'parler_{1b}' manifeste un sens de 'parler avec agressivité, provoquer' qu'on qualifiera bien de négatif.

Inversement, il existe un radical CSD 'parler' qui ressemble fortement soit à OUB 'pleurer_{1a}', soit à 'pleurer_{1b}' selon le degré d'aperture des voyelles, vd. CSD/OUB Kk⁴⁷. Toutefois, il n'y a pas dans ce cas non plus d'attestation de ce glissement précis à l'intérieur des familles respectives. Il se peut alors que ces deux rapprochements soient purement hasardeux comme il y en a obligatoirement lorsqu'on compare des unités composées d'un si petit nombre de phonèmes.

iii.D) CSD/OUB 114 associe un radical CSD *ga/ɔ* 'entendre' à un *j/ge* en OUB. Or, Boyeldieu met ce radical CSD, représenté en MMD, MAS et KRS, en rapport avec une forme **iwo*, **OwO* en SBB. Une forme comparable à cette dernière apparaît en OUB sous 'crier_{1b}' avec le sens de 'parler fort, crier', 'pleurer' ou 'résonner, retentir' selon la langue. Si ces radicaux avaient une histoire commune, le rapport sémantique CSD/OUB actuel serait alors du type 'entendre'/'faire entendre' sauf que les verbes en OUB semblent ne pas être pleinement transitifs. En tout cas, on se trouve en présence d'un sens 'faire du bruit' en OUB qui est neutre par rapport aux deux sens de 'crier' évoqués ci-dessus et qui peut également être associé à 'dire'⁴⁸.

⁴⁶ La situation en Adamaoua n'est pas sensiblement différente.

⁴⁷ On remarque d'ailleurs un rapprochement assez satisfaisant d'une série 'pleurer_{1b}' - en tout ou en partie - avec un CSD 'chant', vd. CSD/OUB L.

⁴⁸ L'homonymie 'dire (qqch)' et 'tonner' existe en zande.

Or, le rapprochement proposé par CSD/OUB 114 doit être resitué par rapport à plusieurs autres qui ouvrent de nouvelles perspectives au sujet des glissements sémantiques associés à ‘dire’ et à ‘parler’. D’abord il existe ce qui semble être principalement un dérivé nominal de ‘crier_{1b}’ avec une extension *-r/V* signifiant ‘bruit, retentissement, cri’. Ensuite il y a un second radical OUB *wa* ‘crier_{1a}’ attesté en ngbaka-sere et en zande, où il contraste avec *wə*, qui pourrait se trouver dans un rapport étymologique avec ‘crier_{1b}’.

Du côté CSD, on remarque que Greenberg (1966) a proposé pour le nilo-saharien un radical *we ~ yo* ‘say’ (avec une correspondance phonétique entre semivoyelles attestée en Afrique centrale, par exemple en zande), mais sans représentant en CSD. Curieusement, OUB ‘parler₂’, très faiblement distribué et pour lequel il faudra peut-être restituer une vibrante labiale comme C₁, au moins en ngbaka-sere, pourrait y être rapproché. Or, cette entrée établit une nouvelle association sémantique de ‘parler’ avec ‘demander’ et lorsque nous nous tournons vers les entrées OUB ayant ce sens, nous trouvons ‘demander_{1a}’ dont la forme *yo/u* correspond au deuxième terme de la racine signalée par Greenberg⁴⁹. Par ailleurs, cette entrée est rapprochable d’une racine CSD de même sens (CSD/OUB 40b).

iii.E) Les exemples cités jusqu’ici pourraient laisser penser à une préférence pour des glissements sémantiques de termes ayant un sens plus général (‘dire’, ‘parler’) vers des sens plus spécifiques comme ‘crier’ ou ‘demander’. En fait, il n’en est rien : le plus souvent nous choisissons simplement le sens le mieux représenté comme principal et nous traitons les sens les moins fréquents comme secondaires. Il est tout à fait possible que le sens original se trouve parmi ces derniers et qu’il ait dérivé à plus grande échelle vers le sens général. Un exemple qui pourrait être interprété de cette façon (toujours sans certitude absolue) est OUB ‘appeler₂’ (vd. encore CSD/OUB 040b où ce radical est situé en fonction de sa consonne initiale semivocalique).

iii.F) En ce qui concerne les entrées 040a/b ‘appeler/demander’ et 044a/b ‘dire, parler’, CSD/OUB gère strictement les associations de sens en exigeant qu’ils soient identiques dans les deux familles. Les termes cités pour ces deux entrées se ressemblent en SBB (V/227 et V/328 ‘parler’, V/130 ‘demander, interroger’) et même plus largement en CSD.

Or, il existe également un ensemble de radicaux, propres pour la plupart au SBB, qui pourrait avoir un rapport étymologique avec l’une ou l’autre de ces entrées (cf. ci-dessus 3.A). Il s’agit de SBB V/056 (**ij/jə*) ‘éduquer, conseiller’, V/136 (**ijə*) ‘comparer, mesurer’, V/211 (**ɔf/jə*) ‘montrer’ et même V/212 (**təjə*) ‘compter’ (seul à intégrer une série CSD). En cas de rapport de dérivation confirmé, les verbes SBB pour ‘parler’, pour ‘compter’ ainsi que pour ‘demander, interroger’ sembleraient être des dérivés par extension préfixée d’un radical ayant un sens dont le noyau serait ‘montrer’.

⁴⁹ Une correspondance hypothétique *we/yo* à l’intérieur de OUB est suggéré par ‘montrer’. Il pourrait s’agir d’un dérivé causatif dont le sémantisme serait ‘faire demander’ aboutissant à ‘répondre à une demande’. La forme banda *yī* employé tant dans le verbe composé *yī-sə* ‘montrer’ que dans le composé *yī-ndə* ‘vouloir’ pourrait mieux correspondre en fait à la racine ngbaka-sere ‘demander_{1b}’ ou à ‘vouloir’.

Un rapport comparable semble exister en CSD pour un radical ayant la forme *-dā/ɔ* signifiant ‘montrer’ qui donne ***tAde** ‘faire, dire’ en SBB. Aucun correspondant OUB n’est décelable mais cf. *d/di/i* ‘dire₁, compter’ avec *-dō* ‘appeler’ en mba.

Remarquons que, même en OUB, on trouve exceptionnellement un lien possible entre ‘parler₂’ et ‘montrer’ (cf. ci-dessus 3.D) mais dans ce cas, ‘montrer’ est un dérivé.

Avec l’avancement d’un projet comparatif dans les deux familles, on peut envisager l’abandon du critère d’identité stricte des sens et l’exploration d’autres pistes de rapprochement sémantique, en particulier pour les emprunts les plus anciens.

II.3. En résumé

Ces recherches, menées dans le cadre d’une classification déjà établie par une comparaison multilatérale plus générale, permettent d’abord d’identifier un ensemble de lexèmes partagés sur la base d’une ressemblance forme-sens entre peuples géographiquement voisins.

- Certaines correspondances phonétiques peuvent nous échapper si elles ont été obscurcies par des changements trop importants. Toutefois, leur incidence sera fortement réduite si nous pouvons nous référer aux types de changements révélés par des applications de la méthodologie historique à des sous-groupes et susceptibles d’être explicatifs dans d’autres circonstances : on pensera au rapport entre labiovélares et affriquées palatales.
- De même, l’observation des polysémies et la reconstruction de glissements de sens dans ce cadre nous permettent de rapprocher des termes dont l’affinité sémantique serait autrement bien moins évidente.
- On peut reconnaître des découpages habituels de certains domaines sémantiques à niveau régional. Toutefois, ceux-ci sont parfois extrêmement larges et recouvrent une multiplicité de termes⁵⁰ donnant lieu à un nombre important de rapprochements concurrents, difficiles à départager.
- Il devient possible de contraster l’utilisation de la morphologie, en particulier dans la dérivation, tant verbale que déverbale, afin de déterminer les rapports sémantiques qu’elle exprime.
- Enfin, une fois les rapprochements faits, ceux-ci pourront être distribués en deux catégories, toujours provisoires : ceux qui pourraient unir le Niger-Congo et le nilo-saharien sur un plan plus large et ceux qui semblent ne relier que le Soudan central et l’oubanguien.

⁵⁰ Pour certaines notions, les voies de glissement sémantique semblent fortement canalisées comme par exemple ‘manger (du mou)’ (> ‘mordre’, ‘avalé’, ‘absorber’, ‘sucé’...) ou ‘piler’ (> ‘enfoncer’, ‘écraser’...). Pour d’autres, ces voies sont floues ; ainsi ‘frapper’ et ‘couper’ qui sont des notions si générales qu’elles finissent même par s’entrecroiser.

Références bibliographiques

- Blench, Roger. 1995. Is Niger-Congo simply a branch of Nilo-Saharan? In Robert Nicolai et Franz Rotland (éds.), *Cinquième colloque de linguistique nilo-saharienne. Fifth Nilo-Saharan Linguistics Colloquium. Nice, 24-29 April 1992. Actes/Proceedings*. Köln : Köppe, 83-130.
- Bouquiaux, Luc. 1978. *Dictionnaire sango-français*. Paris : Société d'études linguistiques et anthropologiques de France (SELAF).
- Bouquiaux, Luc & Jacqueline M. C. Thomas. 2018. *Dictionnaire du monzombo: langue oubanguienne de Centrafrique et des Congo : Volume I-II, Dictionnaire monzombo-français illustré ; Volume III: Lexique français-monzombo*. Langues et Cultures Africaines 37. Louvain, Paris : Peeters.
- Boyd, Raymond. 1988. Le kpatiri ou gbāyī, une nouvelle langue du groupe ngbandi. In Yves Moñino (éd.), *Lexique comparatif des langues oubanguiennes*. Paris : Geuthner, 35-49. Mise à jour <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00344525/fr/>
- Boyd, Raymond. 1995. De l'expression à l'expressivité en morphologie: analyse comparée de la dérivation verbale en zande et en nzakala, *AAP* 43: 5-36.
- Boyd, Raymond. 1996. Kongo-Saharan revisited. *Frankfurter Afrikanistische Blätter* 8, 15-48.
- Boyd, Raymond. 1999. A linguistic sketch of Tiba (Ga), Part I, *Afrika und Übersee* 82:1-17 ; Part II, *Afrika und Übersee* 82:213-49.
- Boyd, Raymond. 2013. La logophoricité en zande, in Pascal Boyeldieu, éd., *Logophoricité et discours rapporté en Afrique centrale*, Afrique et Langage 17, Paris/Louvain : Peeters, 233-288.
- Boyd, Raymond & Pierre Nougayrol. 1988. Le gèmé ou jèmé, une nouvelle langue du groupe zande. In Yves Moñino, éd., *Lexique comparatif des langues oubanguiennes*, Paris : Geuthner, 67 -84.
- Boyeldieu, Pascal. 1982. Structures sociales et particularismes linguistiques en pays de langue « ngbandi ». Eléments pour une étude. In Boyeldieu, Pascal & Marcel Diki-Kidiri, *Le domaine ngbandi*. Paris : SELAF.
- Boyeldieu, Pascal (éd). 2013. *Logophoricité et discours rapporté en Afrique centrale*, Afrique et Langage 17, Paris/Louvain : Peeters.
- Boyeldieu, Pascal & France Cloarec-Heiss. 1986. Dialectométrie lexicale dans le domaine oubanguien. In Guarisma, Gladys & Wilhelm J. G. Möhlig (éds.). *La méthode dialectométrique appliquée aux langues africaines*. Berlin : Dietrich Reimer, 331-393.
- Boyeldieu, Pascal & France Cloarec-Heiss. 2001. Les choix vocaliques de deux parlers banda : correspondances ou ressemblances régulières ? In Robert Nicolai (éd.), *Leçons d'Afrique. Filiations, ruptures et reconstitution de langues. Un hommage à Gabriel Manessy*. Louvain-Paris : Peeters, 183-220.
- Boyi, Jean. 1983. *Le munzombo, langue oubanguienne : Etude du nom*. Thèse de 3ème cycle, Linguistique : Paris, Univ. de la Sorbonne nouvelle (Paris III).
- Brugger, Dewilder, Kocher, Rolleri & Wöhr. 1912. *Vocabulaire français-abarambo et abarambo-français*. Bruxelles : Veuve Monnom.
- Brisson, Robert. 1984. *Lexique français-baka*. Douala: [Collège Libermann].
- Cloarec-Heiss, France. 1986. *Dynamique et équilibre d'une syntaxe: le banda-linda de Centrafrique*. Paris, Cambridge : CUP.

- Cloarec-Heiss, France. 1998. Entre Oubanguien et Soudan central : les langues banda. In I. Maddieson and Th. J. Hinnebusch (éds), *Language History and Linguistic Description in Africa*. Trenton-Asmara : Africa World Press (Trends in African Linguistics 2), 1-16.
- Cloarec-Heiss, France. 2000. Mesures dialectales en trois dimensions : application à une aire dialectale hétérogène, l'aire banda. In Wolff, H. E. & G. Gensler (éds), *Proceedings of the second world congress of African linguistics, Leipzig 1997*. Cologne : Rüdiger Köppe.
- De Angelis, Pietro. 2002. *Vocabolario zande*. Trieste : Università di Trieste.
- Dimmendaal, Gerrit J. 2008. Language ecology and linguistic diversity on the African continent. *Language and Linguistics Compass* 2/5: 840–858.
- Goebel, Hans. 1982. *Dialektometrie: Prinzipien und Methoden des Einsatzes der numerischen Taxonomie im Bereich der Dialektgeographie*. Denkschriften der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Klasse, Band 157. Vienne : Verlag der Öst. 123 p.
- Gore, Rév. Can. et Mme E. C. Gore. 1952. *Zande and English Dictionary*. London: Sheldon.
- Greenberg, Joseph. 1966. *The languages of Africa*. Bloomington : Indiana University.
- Gregersen, Edgar A. 1972. Kongo-Saharan. *Journal of African Languages* 4, 46–56.
- Henrix, Marcel. 2015. *Dictionnaire Ngbaka-Français*, 2e édition. München : LINCOM.
- Lagae, C. R., et V.H. Vanden Plas. 1925. *La langue des Azande, Volume III: Dictionnaire zande-français*. Gand: Veritas.
- Lekens, Benjamin. 1952. *Dictionnaire ngbandi (Ubangi, Congo-belge) : français-ngbandi, ngbandi-français*. Tervuren : Musée royal du Congo belge.
- Lekens, Benjamin. 1958. *Ngbandi-Idioticon 2: Ngbandi en Frans-Nederlands*. Tervuren : Musée royal du Congo belge.
- Maes, Vedast. 1959. *Dictionnaire ngbaka-français-néerlandais ; précédé d'un aperçu grammatical*. Tervuren : Musée royal du Congo belge.
- Manessy, Gabriel. 1975. *Les langues Oti-Volta : classification généalogique d'un groupe de langues voltaïques*. Paris : SELAF.
- Matisoff, James. 1990. On megalocomparison (Discussion Note). *Language* 66(1) : 106-120.
- Moñino, Yves. 1995. *Le Proto-gbaya : Essai de linguistique comparative historique sur vingt-et-une langues d'Afrique Centrale*. Paris : Peeters.
- Pasch, Helma. 1986. *Die Mba-Sprachen*. SUGIA 6. Hamburg : Helmut Buske.
- Roulon-Doko, Paulette. 2008. *Dictionnaire gbaya-français*. Paris : Karthala.
- Santandrea, Stefano. 1961. *Comparative outline-grammar of Ndogo - Sere - Tagbu - Bai - Bviri*. Bologna : Nigrizia.
- Santandrea, Stefano. 1969. *Note grammaticali e lessicali sul gruppo feroce e sul mundu (Sudàn)*. Napoli : Istituto universitario orientale.
- Téguédéré, Désiré Faustin, 1982, *Phonologie du nzakala*. Thèse de troisième cycle, Université de Paris V.
- Thomas, Jacqueline M. C. 1963. *Le parler ngbaka de Bokanga : phonologie, morphologie, syntaxe*. La Haye : Mouton.
- Tucker, A.N. 1959. *Le Groupe linguistique zande*. Tervuren : Musée Royal du Congo Belge.

- Tucker, A. N. & Margaret Bryan. 1956. *The Non-Bantu languages of North-Eastern Africa*.
Londres : OUP pour IAI.
- Vallaëys, A. 1991. *La Langue mondo*. Tervuren : Musée royal de l'Afrique centrale.
- Vanhove, Martine. 2007. L'auxiliaire di 'dire' dans les composés descriptifs bedjas. In Moriggi, Marco, ed. *XII Incontro Italiano di Linguistica Camito-Semítica (Afroasiatica)*. *Atti*, 221-231.